

REVUE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE LYON

In: J. M. CARRÉ

IV

Souvenirs d'Égypte

LYON
AU SECRÉTARIAT DE LA REVUE
QUAI CLAUDE-BERNARD, 18
OCTOBRE
1984

Bibliothèque Maison de l'Orient



125755

SOMMAIRE

J.-M. CARRÉ, *Souvenirs d'Egypte.*

D. DELAFARGE, *Victor de Laprade d'après deux ouvrages récents.*

R. DOUCET, *Charlemagne par A. Kleinclausz.*

COMITÉ DE RÉDACTION

A. PAUPHILET, *président*; H. CARDOT, J. LAMEIRE, A. POLICARD,
M^{me} MESSONNIER, *secrétaire.*

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés. Ils restent à la disposition des auteurs pendant six mois.

Les manuscrits doivent être dactylographiés à double interligne et *ne varietur.*

CONDITIONS D'ABONNEMENT

POUR 1984

Les Abonnements sont d'une année et partent du 1^{er} janvier.

France, Paris, Départements et Colonies.

Un an, 25 francs (Tarif réduit à 15 francs pour les membres de l'Enseignement, les étudiants et les membres de la Société des Amis de l'Université de Lyon).

Etranger.

Un an, 35 francs pour les pays ayant adhéré aux conventions du Congrès de Stockholm.

Un an, 40 francs pour tous les autres pays.

LE NUMÉRO 6 FRANCS

Compte Chèques-Postaux, Lyon 882-82.

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

PARAISANT CINQ FOIS PAR AN

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA REVUE
18, quai Claude-Bernard, LYON

SOUVENIRS D'EGYPTE

I. PREMIER CONTACT

Alexandrie ! Le soleil se couche. Une moire d'or traîne sur la mer apaisée. Voici la terre.

La terre ? Non, du sable, des dunes, une côte basse et blonde qui paraît fondre lentement, couler dans l'eau qui la dissout.

Le bateau stoppe ; le pavillon vert, hissé à l'avant, se détend, s'amollit, à peine effleuré par la brise. A bâbord, une flottille de périssoires, montées par de jeunes rameurs bruns aux maillots écarlates, tout un club nautique qui s'approche et qui joue. Et puis, voici la vedette de la police : les premiers tarbouches sur les premières redingotes ! Curieusement, tels les godets d'une drague, les tarbouches montent à l'échelle de coupée. D'autres suivent, mais collés sur des uniformes kaki : le Service de Santé. Cette fois, nous sommes bien prisonniers. La vie du bateau se fige, s'arrête. Les

passagers sont parqués au salon, et la visite commence, interminable : contrôle des passeports, visa médical, etc.

Maintenant la nuit tombe. Les remorqueurs se détachent, le navire a terminé son voyage. Il accoste. Des cris, des mains. Balafrés d'électricité, les docks semblent se hérissier : ils vont s'agripper à lui, l'empoigner, le happer. On dirait que le quai vacille sous la pesée de la cohue grouillante. Dans ce clair-obscur de forge ou d'enfer, mille têtes noires, mille bras tendus, mille démons agités, une clameur immense. C'est le port qui, avec un long hurlement de convoitise, attend sa proie. Les débardeurs ! Toute l'Afrique est là, frémissante et avide. Elle se démène, se bouscule, se déchire, finit par se ruer, et bientôt le bateau est dompté. Arabes, Nubiens, Levantins, tous s'élancent, tête baissée, sur le pont, dans les escaliers, les couloirs, les cabines, pour rafler les bagages. Ils n'écoutent rien, ne voient rien, ils font main basse sur les valises, et c'est tout. On dirait un assaut de pirates qui vont mettre à sac le bateau. Il n'y a qu'à se retirer devant cette marée. Attendons.

Le bateau se déverse, bascule sous les hangars de la douane. Pénétrons-y, en jouant des coudes, pour retrouver nos malles. Un hall sombre et sordide, mal éclairé, et là, vers le centre, quelques uniformes, cachetés du tarbouche, qui tournoient. Girouettes désemparées, les douaniers sont débordés par la tourbe qui les assiège. Le vacarme est assourdissant. Ne croirait-on pas que le hangar va craquer sous les poussées qui l'écartèlent,

bataille des porteurs déchainés, fracas des malles qui s'entassent et s'écroulent, gesticulation désordonnée, rumeur gonflée de vociférations et d'injures. Qu'une valise s'approche, péniblement, de la banquette où doivent l'examiner les douaniers, et elle est aussitôt arrachée, remplacée par une autre ! C'est que le train spécial pour Le Caire attend, et chaque porteur veut passer le premier. Que faire ? Une minute de découragement...

Mais Allah est grand... D'un coin d'ombre jaillit un visage connu... un de mes anciens étudiants de Lyon, le fidèle Mohammed... Il est là depuis des heures, cherchant à me repérer dans la foule. Il intervient, s'empresse, se multiplie, distribue autour de lui, dans le langage du prophète, toute une collection de vocables menaçants ou persuasifs, tant et si bien que mes bagages émergent de cette nuit hurlante et se casent dans le train, sans même avoir été visités.

— Mais, comment, diable, avez-vous fait, Mohammed, pour convaincre les douaniers ?

— Oh ! mon cher maître, tout simplement, je leur ai dit que vous étiez ministre, un ministre français en visite officielle.

Cette métamorphose me comble de confusion. L'Égypte est encore un pays où les ministres font de l'impression. Comment hésiter devant un pourboire... ministériel ?

Mais ce n'est pas tout.

Voici que Mohammed tire de sa poche des journaux,

arabes et français, et, d'un coup d'ongle, me souligne, avec une fierté rayonnante, les articles — inspirés par lui — qui annoncent mon arrivée... Que vois-je ? Les titres seuls me remplissent de stupeur. « Le nouveau doyen de la Faculté des Lettres du Caire... Un professeur de la Sorbonne en Egypte ».

— Mais, Mohammed, que signifie tout cela ? Vous savez bien que je suis tout bonnement professeur dans une Université de province ? Et je n'ai pas du tout l'ambition de revêtir au Caire la toque et la dignité décanales ?

— Je sais, je sais. Ce n'est pas... tout à fait exact. Mais, croyez-moi, mon cher maître, pour l'Egypte, cela vaut mieux ainsi.

Il ne réussit pas à m'en persuader, et le lendemain matin, avant même de m'installer au Caire, j'envoyai des rectifications aux journaux. L'empressement de mon jeune ami était très révélateur. En moins d'une heure, j'avais été promu par lui, pêle-mêle, ministre, professeur à la Sorbonne et doyen de la Faculté des Lettres du Caire ! Il n'y avait plus de doute, je venais de débarquer dans le pays de l'emphase, de la fantaisie et de l'hyperbole. J'étais bien en Orient.

Il voulut bien, les jours suivants, me faire visiter Le Caire.

Belle ville d'ailleurs : 1.300.000 habitants, larges avenues, palaces, théâtres, grands magasins, banques, Louvre, Printemps, Bon Marché, Crédit Lyonnais, Comptoir d'Escompte ; bref, tout ce qui irritait tant

ce pauvre Loti. Une capitale de Côte d'Azur, mais une capitale.

Voici l'avenue Fouad I^{er} avec ses cafés, ses vitrines et ses cinémas prometteurs. Voici, plus loin, l'avenue de la Reine Nazli avec le majestueux immeuble du Central Téléphonique, la Société royale de musique orientale, la Société royale d'Economie politique, la Société royale d'Agriculture...

— Mais, Mohammed, toutes ces façades à colonnes et à pilastres ressemblent à celles de Nice ou de Paris. Conduisez-moi donc au Mouski, aux bazars de la ville arabe ?

— Oh ! mon cher maître, rien ne presse. Pourquoi aller vous égarer dans ces ruelles fétides où vous ne rencontrerez, parole d'honneur, que des petits marchands, des mendiants, des fellahs, des sorciers et des porteurs d'eau ? Allons plutôt du côté des ministères.

Et voici, de nouveau, une longue artère, bordée de palais : l'Université américaine, la Société royale de Géographie, le Ministère de l'Instruction Publique, etc. Ici, au moins, on n'est exposé à croiser dans la rue que des « effendis », en tarbouche et en complet clair (pas en blanc, le costume de toile est de préférence laissé aux étrangers, aux Anglais, car un véritable « effendi » ne peut guère décentement se montrer avec un complet de cent piastres).

Mohammed salue respectueusement, la main au front, la tête inclinée. Ce personnage qui débouche de la rue Zagloul Pacha est, dit-il, un « grand bey ». Il

est sous-secrétaire d'Etat, au traitement de 120 livres par mois. Mais c'est un « itéhadiste », affilié au parti du roi, et si le « wafd » reprend le pouvoir, il pourrait bien perdre son poste...

— Et ce jeune homme, à pied, qui vous sourit, sur l'autre trottoir, ne le connaissez-vous pas, Mohammed ?

— Oh ! oui, c'est mon camarade d'enfance, Ahmed Hassan, il n'est que professeur à l'école intermédiaire de commerce, et il débute seulement à 15 livres par mois. Mais comme son père est « wafdiste », peut-être aura-t-il bientôt plus de chances d'arriver...

Arriver, arriver, Mohammed n'a pas d'autre terme à la bouche. Arriver, qu'est-ce à dire ? Est-ce se faire un nom dans la science, la littérature, le barreau ? Non, c'est occuper un poste à 50, 80 ou 100 livres par mois. Mohammed a décroché un diplôme à l'Université de Lyon, et il n'a plus qu'une idée : le monnayer en Egypte, le plus rapidement possible... Il l'avoue d'ailleurs avec une candeur désarmante : il est prêt à passer de l'enseignement public à l'administration, de l'administration à la diplomatie, pourvu que ce changement de situation se traduise par une augmentation de salaire...

Je comprends maintenant : l'Egypte est un pays où il y a, d'un côté, les « fellahs » et, de l'autre, les « effendis », les laboureurs et les fonctionnaires. Mais les partis ont leur clientèle, leurs fonctionnaires, et tous les fonctionnaires espèrent être sous-secrétaires d'Etat. C'est toujours le fellah qui paie... depuis les Pharaons.

Laissons ce cher Mohammed et revenons à l'hôtel, près du jardin de l'Ezbekieh.

Au-dessus des palmiers royaux, le ciel d'octobre s'élève comme une coupole de porcelaine, d'un bleu tendre et glacé. La nuit bourdonne et chante. Les cafés illuminés regorgent d'amateurs qui fument, bavardent et plaisantent. Attablés devant la minuscule tasse de café ture ou le verre d'eau fraîche, les Cairotes oisifs commentent les journaux du soir, en égrenant leur chapelet d'ambre, tandis que les petits cireurs de bottes prennent d'assaut leurs brodequins de cuir jaune. Ils sont si nombreux ces consommateurs qui, souvent aussi, ne consomment rien, qu'ils débordent sur le trottoir comme une houle bariolée. La rue est un spectacle continu. Sous l'œil et le geste impératifs des agents blancs, coiffés de rouge, gantés de blanc, un fleuve énorme s'écoule lentement, un fleuve de toutes les races, venant de tous les pays d'Europe et d'Orient : Grecs, Syriens, Arméniens, Persans, Juifs, Bédouins, Italiens, Chypriotes. Comment s'arracher à cette vision sans cesse renouvelée ? Et les camelots ! Marchands de fleurs, marchands de cigarettes, marchands de chocolat suisse, marchands de journaux, marchands de cartes postales, marchands de cannes, marchands de colliers — colliers de perles aussi bien que colliers de tubéreuses. Tous maigres et tannés, pieds nus sous la galabieh, coiffés du tarbouche ou du petit calot rond, ils arrêtent, heurtent et divisent le torrent humain, barrage inlassable, toujours quémandeurs et toujours souriants. Ça

et là, se dirigeant vers le Mouski, une juive couverte de bijoux, une musulmane drapée d'étoffes noires, dont les yeux cernés de kohl, séparés par la bobine dorée qui retient le voile, glissent de côté un regard furtif et brillant ; un barbarin en robe blanche, ceinturée d'une écharpe verte. Mais, surtout, des bandes de soldats anglais, bien droits, bien sanglés dans leur tunique kaki, alignés comme à la parade et tenant toute la largeur du trottoir, et qui s'en vont, correctement, chercher fortune au quartier réservé...

Car, nous allions l'oublier, le drapeau vert au croissant fleuri d'étoiles blanches flotte bien au Palais royal d'Abdine, mais sur la vieille citadelle de Méhémet-Ali, sur les casernes, au bord du Nil, s'érige toujours dans le ciel bleu la flamme rouge de l'Union Jack.

Sans doute, il y a un roi d'Égypte et un parlement au Caire ; un mouvement nationaliste, de tendances même xénophobes, couve sourdement dans tout le pays, mais l'histoire des négociations anglo-égyptiennes est une toile de Pénélope. Avant que la garnison britannique du Caire ne soit ramenée au canal de Suez, il coulera encore beaucoup d'eau sous le pont de Kasr-el-Nil.

Comme il est beau, ce Nil ! Sa décrue commence à peine. Ses flots sont rouges entre les berges vertes. Le matin, les ponts s'ouvrent pour laisser passer le défilé des barques : voiles immenses, élancées comme des ailes pour mieux cueillir la brise haute, fièrement enlevées sur les proues relevées et puissantes. Le pays

est si plat, l'horizon si uni qu'elles ont l'air de glisser dans les terres, entre les plantations de coton ou de canne à sucre. Autre trait caractéristique de la vie sur le Nil : les « dahabiehs ». Sur les deux bords du fleuve, amarrées entre les roseaux, s'allongent les péniches de plaisance que les Cairotes louent pendant la saison chaude pour avoir un peu de fraîcheur. Ces maisons flottantes, aux toits plats découpés comme ceux des chalets de bois, abritent aussi plus d'une aventure, et, si j'en crois le prude Mohammed, on s'y embarquerait assez souvent pour Cythère. Il règne autour de ces « dahabiehs » un perpétuel mouvement : barbarins préparant la cuisine, enfants loqueteux portant les plateaux de fèves ou de pois chiches saupoudrés de poussière, mendiants estropiés ou aveugles tendant à tout venant une main noire et osseuse, femmes allant puiser l'eau du Nil, la cruche ou le bidon sur la tête, dans un frémissement de leur voile et de leurs plis noirs, avec une allure de Cariatides.

C'est là mon spectacle presque journalier, quand je longe la berge du fleuve pour aller, par l'avenue de Guizeh, à l'Université égyptienne. *Egyptian University!* l'appellation est britannique, et, de fait, la Faculté de Médecine et la Faculté des Sciences ont adopté la langue et les méthodes anglaises. Aux Facultés des Lettres et de Droit, il semble bien qu'on se soit inspiré plutôt du modèle français. La création d'un enseignement supérieur égyptien est une idée personnelle du roi Fouad I^{er}, qui, là comme ailleurs, a conçu largement

les choses. Les bâtiments des nouvelles Facultés des Lettres et de Droit s'étalent aujourd'hui, face à face, au bout d'une magnifique avenue, en bordure du jardin botanique de Guizeh, et l'on y reconnaît au premier coup d'œil, dans la massive et banale façade européenne, dans l'installation luxueuse des services, la politique de prestige, d'apparat et de modernisation extérieure qui est la grande pensée du règne.

II. LE MONDE OFFICIEL

Sa Majesté, qui a passé la saison d'été à Alexandrie, rentre aujourd'hui dans sa bonne ville du Caire, et rien n'est plus solennel que ce retour. Il marque à la fois le commencement de la saison et la reprise d'activité gouvernementale. Les ministères, les légations, installés également à Alexandrie, réintègrent leurs palais. Les fonctionnaires d'un certain rang, ou plutôt d'une certaine classe, déterminée par le traitement, sont admis à l'honneur d'aller, sur le quai de la gare, souhaiter la bienvenue à leur auguste souverain. En tarbouche et redingote, ils sont parqués dans de petits compartiments de bois désignés par une majuscule et se succèdent ainsi, par ordre alphabétique, pour recevoir la royale poignée de main.

Le spectacle de la rue n'a d'ailleurs rien d'oriental.

Tout se passe à l'européenne, et l'on se croirait à la gare du Bois de Boulogne le jour de l'arrivée du Shah de Perse. Sur les arcs de triomphe tendus d'étoffe verte et blanche, ornés du croissant à trois étoiles, scintille en lettres d'or le traditionnel « Vive le roi ! ». Partout des centaines de mâts portant banderolles et oriflammes. Attelée à la Daumont, la voiture royale débouche de la gare, d'un trot complaisant, entourée d'un escadron de la garde, uniformes blancs, lance au poing, gants à crispins, et la foule, retenue par la haie des soldats, élève une clameur monotone et rythmée qui ressemble à des litanies ou à des bénédictions. En redingote grise, assis au fond de la voiture, à côté du président du Conseil, le roi tourne vers elle un visage sérieux, une moustache verticale aux pointes cosmétiquées, et porte sans arrêt la main à son tarbouche. Et sur les trottoirs, derrière les premiers rangs des badauds, la vie du Caire, indifférente, continue. Partout les marchands de sucreries, de cartes-portraits, de beignets au miel, de marrons, de fleurs, aussi pouilleux que les jours ordinaires, se bousculent à l'envi en annonçant leurs denrées. Les balayeurs ont eu beau travailler toute la nuit précédente : dès que l'on quitte les grandes artères bordées de fantassins en kaki, on se retrouve dans les platras, les détritits et les ordures d'une ville en démolition. La volonté du roi est formelle : il veut des avenues de cinquante à soixante mètres de largeur. Aussi le service des Travaux publics abat-il des quartiers entiers de la ville indigène pour y établir des perspec-

tives modernes. Il coupe, il tranche dans un pâté de maisons, comme dans un gâteau de Savoie. Peu importe qu'une échoppe, un immeuble se trouvent divisés en deux. L'alignement d'abord. Rien d'étonnant si les nouvelles avenues, comme celle du prince Farouk, ressemblent curieusement aux rues de Reims ou de Verdun après un bombardement. Partout des façades éventrées, des appartements béants, des poutres menaçantes, des escaliers arrêtés en plein ciel. La rue est faite : c'est l'essentiel. Ici on ne répare jamais. Achever, finir, c'est provoquer les mauvais esprits. Dans les brèches opérées par cette implacable édilité viennent se blottir, au rez-de-chaussée, des baraques en planches, des « cagnas » en tôle ondulée, où s'installent les marchands de fruits, de parfums, de loukoum ou de cigarettes. Mais les étages de l'immeuble pourfendu dresseront longtemps encore leur carcasse décharnée et branlante jusqu'à ce qu'elle s'effondre de vétusté sur les vendeurs insouciantes. « Malèche !... ». Après la mort de Philae, voici, hélas, la mort de la ville arabe, la fin du Mouski où errait l'ombre charmante de Gérard de Nerval.

Il faut nous inscrire au Palais. Le protocole le veut ainsi. Les autos stoppent devant la grande et morne façade d'Abdine, et dans les antichambres meublées de sofas (dont on n'a pas encore eu le temps d'enlever les housses) s'engouffrent les fonctionnaires loyaux de Sa Majesté. Devant des huissiers en livrée noire à bande rouge, les registres de signatures sont assiégés.

Les porte-plumes passent de mains en mains, les paragraphes européens alternent avec les lettres décoratives de l'écriture arabe. Ainsi le veulent la tradition et les convenances. On s'inscrit ici à l'occasion du retour du roi, de son anniversaire, de celui de la reine, de celui du prince héritier, de celui du prophète, des grandes fêtes religieuses, du grand et du petit Beïram, du jour de l'an musulman, du jour de l'indépendance égyptienne, etc. On s'inscrit sans trêve. Et ne croyez pas que ce soit là une simple formalité sans importance. Le secrétariat du Palais travaille sur ces registres et dresse des listes de noms qui, dit-on, sont présentées au souverain. Celui-ci d'ailleurs sait tout : une abstention caractéristique n'échapperait pas à sa vigilance.

Maintenant que les ministères sont réinstallés au Caire, il est grand temps de faire les visites d'arrivée, de prendre contact avec l'administration... Allons d'abord chez les hauts personnages de l'Université.

De vastes palais de l'époque khédiviale, de beaux jardins, des escaliers d'opéra. Son Excellence le Secrétaire général de l'Université. Politesses. Café turc. Verre d'eau. Cigarette. Banalités. — Son Excellence le Vice-Recteur de l'Université égyptienne. Banalités. Cigarette. Verre d'eau. Café turc. Politesses. — Son Excellence le Recteur de l'Université. Politesses. Café turc. Verre d'eau. Cigarette. Banalités.

Son Excellence le Chef de Cabinet, Son Excellence le Sous-Secrétaire d'Etat adjoint, Son Excellence le Sous-

Secrétaire d'Etat, Son Excellence le Ministre. Toutes, elles vous reçoivent, ainsi que le veut la courtoisie, tarbouche sur la tête, et vous offrent chacune la tasse de café minuscule et parfumée. Mains posées tour à tour sur le cœur, les lèvres et le front, sourires, courbettes, salamalecs.

Mais comment ces Excellences peuvent-elles travailler ? Leur cabinet est ouvert à tout venant. Quels sont donc ces gens qui discutent dans un coin, autour d'une petite table ? et ces autres qui semblent attendre, enfoncés dans des fauteuils, en fumant des cigarettes ? et ceux-là qui vont et viennent, de l'un à l'autre groupe ? et ceux-ci qui, nonchalamment, surveillent la porte, comme s'ils pointaient les arrivées et les départs, enregistreraient les visites ? Amis personnels du ministre, clientèle politique, secrétaires particuliers, journalistes, qui me le dira ? Portés par les huissiers en uniforme noir à bande rouge, les plateaux d'argent circulent d'un bout à l'autre du cabinet. Les jolies tasses montées sur filigranes dorés se vident et se reposent au milieu des sourires, des formules de politesse et des volutes odorantes. On raconte ici la dernière histoire de la Cour ou du Parlement ; on prépare la prochaine manœuvre à laquelle on mettra la dernière main, ce soir, après le dîner, au Club Méhémet-Ali.

Les Egyptiens sont d'infatigables causeurs. Beaucoup sont éloquents et la plupart dialecticiens subtils. Les comités et les conseils ont pour eux une importance capitale. Chez nous, une réunion de la Faculté revêt

toujours un caractère technique. On expédie l'ordre du jour, les affaires courantes, et il est rare qu'une question d'horaire, de programme ou d'examen soulève des passions ou crée des incidents. Ici l'imprévu est le quotidien. Il arrive toujours quelque chose d'inattendu. La proposition la plus banale, l'ordre du jour le plus anodin recèlent un piège profond. Ajoutez à cela que l'Égyptien adore la discussion, qu'il la pratique comme un sport, qu'il aime triompher sur son partenaire pour remporter un succès personnel. Il défendra presque toujours son idée pour ou contre quelqu'un, et tout en enveloppant son argumentation des formules les plus courtoises et les plus flatteuses, il engagera et poursuivra la bataille avec adresse et ténacité.

Mais la bataille est-elle donc inévitable ? Oui, dans ce pays, en apparence pacifié, grondent de sourdes rivalités. Rivalités de races et de partis, rivalités de religions, rivalités de situations. Pourquoi cet acharnement déployé par celui-ci à combattre le projet suggéré par celui-là ? C'est que l'un est Copte ou Syrien, l'autre est Arabe. N'oublions pas que tout se ramène ici à une question de places et de personnes. Des institutions ont été créées à l'européenne : universités, tribunaux, musées, bibliothèques, services publics, et l'Égypte a fait longtemps appel à des Européens pour les mettre au point. Que se lève une élite administrative ou scientifique, formée dans nos universités d'Europe, et il est tout naturel de lui abandonner les leviers de commande. Mais cette élite est-elle prête ? C'est là toute la

question. Nombreux sont les Egyptiens qui se croient aptes à revendiquer ces fonctions, et c'est justement parce qu'ils sont nombreux à vouloir se les partager que s'accroissent les dissensions.

III. LA SOCIÉTÉ

Commençons par les étudiants. Certains sont travailleurs, la plupart indolents, inexacts, tous empressés et charmants. Lorsque je suis entré pour la première fois dans ma salle de cours, l'un d'eux s'est détaché des bancs, est venu poser sur la chaire un bouton de rose. Ils sont en général très faibles en français, et cela se conçoit. Depuis une dizaine d'années, dans l'enseignement secondaire égyptien, la langue principale est l'anglais, et les jeunes gens qui sortent des lycées gouvernementaux arrivent à la Faculté des Lettres avec une connaissance fort insuffisante de notre langue. Seuls ceux qui ont fait leurs études aux lycées français du Caire ou d'Alexandrie, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes ou chez les Jésuites, sont capables d'aborder un enseignement supérieur de littérature française. D'ailleurs la plupart d'entre eux veulent être avocats ou fonctionnaires, c'est dire qu'ils s'orientent de préférence vers le droit, la sociologie et les spécialités qui conduisent à des postes assez rapidement rémunérateurs. Une licence de lettres qui mène au professorat...

ou à rien ne les attire pas beaucoup. Mais ils aiment les idées, la poésie, l'éloquence, et certains viennent à mes cours pour y compléter leur culture générale.

Grâce à eux, je pénètre bientôt dans les intérieurs musulmans. Voici Ahmed, jeune homme très moderne, élevé chez les Jésuites du Caire et habillé chez le bon tailleur. Mince, bien découplé, d'allure élégante, c'est un sportsman émérite, passionné de tennis et de golf. Il a passé ses vacances en Amérique, a vécu la vie des camps canadiens, et c'est dans sa *Buick* dernier modèle qu'il nous emmène déjeuner chez lui, à la maison de campagne que ses parents habitent, l'hiver, aux environs du Caire.

C'est le vieux palais de famille. Deux grands corps de logis, réunis par un portique derrière lequel s'ouvre la cour. Là vivait son grand-père le pacha. D'un côté, c'était l'appartement du maître, de l'autre le harem et le logis des esclaves. La galerie couverte, construite sur le portique, établissait... la liaison. Au fond de la cour, le hammam, joli pavillon dont le plafond caissonné s'orne, aux quatre coins, de stalactites de plâtre et dont les parois sont revêtues de marbre blanc. Mais la vasque et la chaudière ont aujourd'hui disparu, le pavillon a été transformé en garage, et le salon de repos, aux longs divans étroits et bas, est devenu l'atelier de peinture de la maîtresse de maison.

Elle nous reçoit avec une parfaite bonne grâce, dans un grand salon où s'inscrit toute l'histoire de l'Égypte. Glaces massives, cadres dorés de l'époque de Méhémet-

Ali, photographies de pachas en grand uniforme, constellés de décorations, portraits d'anciens ministres, d'ambassadeurs, de généraux, dont les costumes chamarrés rappellent le goût trop fastueux de la cour d'Ismail. Sanglée dans une toilette de satin gris pâle, notre hôtesse, qui a été élevée — comme la reine actuelle — au couvent français de la « Mère de Dieu », parle très couramment notre langue et connaît bien notre pays. Mais comment en serait-il autrement ?

Toute cette génération d'Égyptiens ne connaissait que le français. Son mari, qui survient aussitôt, m'en offre un témoignage éclatant. Il est magistrat. Juge au Tribunal mixte, il a fait naguère ses études de droit à Paris et à Lyon, et c'est avec une mémoire fidèle, une élégante correction qu'il évoque ses souvenirs de France: le Quartier Latin, l'hôtel de la rue du Sommerard, l'Exposition universelle de 1889, les vacances en Normandie et en Bretagne, la vallée de la Rance et le tombeau de Chateaubriand à Saint-Malo. Et plus cet homme parle, avec animation et précision, plus on s'aperçoit de la grande influence qu'a eue naguère la culture française en Égypte. C'était l'époque où les futurs professeurs allaient faire leurs études à l'École normale de Saint-Cloud, où les futurs avocats s'inscrivaient tous à nos Facultés de droit. Il y a là une génération qui n'a pas oublié ce que la France a fait pour son pays. Elle se rappelle encore que Champollion et Mariette ont créé l'égyptologie, que le colonel Sèves — c'est-à-dire Soliman-Pacha, un Lyonnais — a organisé l'armée égypt-

tienne, l'ingénieur Linant, le système des grandes irrigations, le docteur Clot-Bey, les premiers hôpitaux et la Faculté de Médecine, que Ferdinand de Lesseps a percé le canal de Suez ; elle sait ce que l'Égypte doit à nos congrégations, Frères des Ecoles Chrétiennes, Jésuites, Religieuses du Sacré-Cœur, Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Missions Africaines de Lyon, qui, depuis la fin du règne de Méhémet-Ali, y ont fondé tant d'écoles, d'œuvres de charité et y éduquent encore aujourd'hui 25.000 enfants ; ce qu'elle doit aussi à notre mission laïque qui a construit les somptueux lycées du Caire et d'Alexandrie et y a attiré près de 3.000 élèves. Mais les choses vont vite aujourd'hui, la mémoire s'émousse, et il faut bien le dire, si l'Angleterre n'est pas parvenue à établir son protectorat en Égypte, elle a fait, depuis les dernières années, un sérieux effort pour répandre sa langue et diffuser son enseignement. Longtemps préoccupée trop exclusivement par le problème politique et économique, elle s'est laissé distancer par la France sur le terrain de la culture, elle a compris très tard l'importance des idées et des impondérables chez ce peuple agile et loquace, mais qui sait si elle ne va pas essayer de prendre sa revanche, de regagner dans le domaine universitaire et pédagogique les points qu'elle a perdus sur l'échiquier politique ? Certaines manœuvres pour augmenter les programmes d'anglais, au détriment du français, dans les lycées égyptiens et à l'Université, n'ont sans doute pas été étrangères à ces préoccupations.

La jeune génération — celle qui a fait ses études depuis la guerre — peut bien être, en partie, hostile à l'Angleterre et se mêler à l'agitation nationaliste du « wafd ». Elle parle néanmoins mieux l'anglais que le français. Les écoles techniques et la Faculté de Médecine, fondées jadis par des Français, sont aujourd'hui des foyers d'influence britannique.

Mais on tient au *vernîs* français, et on en fait montre.

Veut-on par exemple me suivre chez un grand chirurgien du Caire, de formation scientifique anglaise ? C'est un homme de talent et de goût, de culture cosmopolite, un Musulman très européen qui habite un hôtel splendide à Garden City, près du Nil. Il nous reçoit seul. Sa femme ne paraît pas. La conversation s'engage, en français ou en anglais, au hasard des inspirations, et il nous fait visiter sa maison. Elle est le symbole même de l'Egypte d'aujourd'hui. Rien de plus révélateur des deux tendances qui se partagent l'esprit de l'Egyptien moderne. Voici, à droite, les salons à la française, avec leurs bergères Louis XVI, leurs consoles et leurs chiffonniers de Boule, leurs tableaux de Troyon, de Harpignies, de Ziem. Et voici, à gauche, les salles arabes, avec leurs faïences bleues et vertes, leurs sombres moucharabiehs, leurs broderies de Boukhara, leurs émaux, leurs lampes de mosquée et surtout leurs incomparables tapis. Dès qu'on a franchi ce seuil gardé par deux immenses défenses d'éléphant qui tracent dans l'air une ogive de rêve, on est le prisonnier de ce double musée, tiraillé entre ces beautés rivales, incertain de ses

préférences. Que dirait, s'il se confiait à nous, le maître du logis ? Je crois que son choix est fait depuis longtemps. Il aime à *recevoir* dans ses salons à la française. Mais nul doute qu'il ne préfère *vivre* dans la retraite où chante, assourdie et voilée, l'harmonie des faïences et des tapis persans.

IV. CHEZ LES DERVICHES

En plein quartier populaire, au pied de la citadelle. Petite porte sans apparence ; un escalier de pierre aboutit à une cour surélevée, plantée d'arbres, d'où une galerie de bois conduit au couvent proprement dit. Qu'il soit chrétien, bouddhique, ou musulman, un monastère ressemble toujours à un autre. Des cellules avec des lits de fer donnent sur le jardin fleuri de bougainvilliers. Du côté opposé aux cellules, une sorte de rotonde à coupole où va se dérouler le rite. Piètre décoration murale, à fleurs et filets sur fond rose, qui tient de la chapelle Louis-Philippe, du cirque et de la baraque foraine. Aucune atmosphère. Les galeries croulent sous les touristes amenés par les drogman et les agences. Du premier étage, accoudés à la rampe, nous plongeons dans une sorte d'enceinte fermée par une barrière de bois. C'est dans ce cercle que vont entrer les derviches.

Les voici. Ils apparaissent, droits et lents, se suivant

comme des fantômes, enveloppés d'un grand burnous de laine noire, mitrés d'un cylindre de feutre beige. Ils viennent s'accroupir à l'intérieur de l'enclos sacré, sur des nattes de paille, le dos à la balustrade, le visage tourné vers le centre du plancher peint, comme une cible, d'un cercle rouge brique. C'est autour de ce disque qu'ils vont évoluer. D'abord s'élèvent les chants rituels, sans accompagnement, qui font songer curieusement, par leurs modulations et leurs finales, à certaines antiennes du plain-chant romain, puis une bizarre musique de flûte et de tambourin, dissonante et enrôlée, va mettre debout les derviches. Ils se prosternent, baisent le sol, se dressent d'un bond et se mettent à tourner en rond, lentement, les uns derrière les autres, ne s'interrompant qu'une seconde pour saluer leur sheikh accroupi sur un tapis de prière, au bord du cercle... Tout à coup frémit et ondule cette procession monotone. Ils rejettent leur burnous noir qui s'ouvre en un brusque envol et ils apparaissent sanglés dans une robe blanche, étroitement moulée jusqu'à la taille et s'évasant vers le bas en une jupe à longs plis. Aux sons de la flûte et du tambourin, ils accélèrent leur double mouvement, tournant sur eux-mêmes tout en tournant autour du cercle. Le buste reste immobile, rigide, élané sous la mitre brune, mais agitée par le vif mouvement des pieds invisibles, la jupe blanche s'étale en un gracieux vol giratoire, comme une grande corolle de liseron renversé. Et ils tournent, tournent, tournent sans répit, sans arrêt, pour provoquer l'état

d'inconscience mystique et d'anéantissement bienheureux. Qui sait si ces congrégations turques, aujourd'hui isolées en Egypte, n'ont pas été influencées jadis par l'ascétisme des premiers ordres chrétiens et la doctrine bouddhique du nirvanâ ? Ou pressentaient-elles, des siècles avant Galilée, le mouvement du monde planétaire et ont-elles voulu traduire leur pressentiment par cette symbolique figuration ? Qui le dira ? Au contraire de leurs confrères marocains, les derviches du Caire n'avalent ni verre pilé, ni serpents, ni scarabées, mais se préoccupent seulement de fabriquer l'extase avec l'obsession collective et le vertige. Fatigués par l'âge ou la maladie, certains se retirent les premiers du cercle frénétique. Mais, malgré leurs barbes grises, la plupart tournèrent ainsi pendant une heure, s'arrêtant net pendant une minute, au signal rituel, pour reprendre haleine, sans osciller, sans fléchir, et repartir aussitôt après vers une nouvelle ronde. Le sheikh quitta, vers la fin, son immobilité hiératique et, la mitre enturbannée de vert, enveloppé dans son grand manteau, vint, lui aussi, esquisser quelques pas au centre de la troupe, puis tous regagnèrent leur place au bord de la balustrade, remirent leurs burnous, se prosternèrent, baisèrent le sol et s'en allèrent. Curieux spectacle à coup sûr. Quelques belles têtes de vieillards secs, creusés, qui m'ont rappelé les mages hindous dans les dernières et étranges toiles de Caro-Delvaille, mais aussi des trognes d'abrutis et de pauvres diables. Il y a, visiblement, une hiérarchie dans l'état mystique, et

tous n'ont pas atteint le même échelon de sainteté.

A côté des derviches tourneurs, il y a les derviches contemplatifs, les Bektachi, d'origine albanaise, je crois. Ils contemplent, au Caire, le plus beau panorama du monde. Leur monastère se trouve situé au delà de la citadelle et de la grande mosquée de Méhémet-Ali, adossé à la falaise abrupte du Mokattam d'où l'on découvre toute la ville et la plaine du Nil. Dans ce paysage sec et minéral, à quelques pas de la ville des morts et des tombeaux des Mamelucks, c'est une oasis verdoyante et fleurie. Avec sa terrasse harmonieuse, bordée d'une pergola d'allure italienne, sa pièce d'eau, ses fontaines, ses jardins suspendus, le couvent des Bektachi offre une vision souriante, aimable qui contraste avec certains aspects hermétiques et jaloux de l'Islam orthodoxe. Il ne paraîtrait pas déplacé sur quelque colline de Toscane ou d'Ombrie. A l'entrée, un pavillon aux baies vitrées qui paraît réservé au sheikh et à ses méditations. C'est un beau vieillard à barbe blanche qui ressemble à un grand prêtre de Rembrandt. Il est paisiblement assis, devant sa tasse de thé, et regarde la ville étalée à ses pieds, d'un air d'auguste indifférence.

Tout au fond d'une grotte basse et étroite, transformée en cimetière, s'élèvent les tombes des saints patrons de la congrégation. La fontaine voisine a, dit-on, la propriété de donner la fécondité aux femmes stériles, et c'est peut-être ce qui explique l'afflux des visiteuses qui se disputent la gamelle d'eau ruisselante. Ça et là,

coiffé d'un bonnet de toile cylindrique, un derviche en robe blanche, à barbe frisée noire, se promène à pas lents dans le jardin. La falaise qui surplombe les parterres s'ouvre et s'arrondit en une arche cyclopéenne, au-dessus d'une haute caverne où sont enterrés des princes de la famille royale, et sous ces voûtes d'une portée prodigieuse — un vrai décor des *Nibelungen* — s'alignent bien sagement, sur une petite estrade rencongnée contre la paroi, les chaises du conseil des derviches. L'ascétisme paraît ici plus facile que chez les derviches tourneurs. Une indolente amabilité règne sur ces jardins et s'accorde avec la douceur des lignes, l'harmonie des plates-bandes, des cyprès, des rosiers, et des nappes pourpres que déversent, sur les murailles, les bougainvilliers fleuris.

Le sentier qui longe le couvent oblique à gauche vers d'anciennes carrières pharaoniques. C'est de là que viennent les pierres des Pyramides et rien n'est plus impressionnant que ces vastes cratères de craie, bosselés, fissurés, troués comme des écumoirs, qui évoquent une vision d'enfer dantesque ou de guerre de tranchées. Les hommes qui cheminent au fond paraissent des fourmis. La rampe que nous suivons passe à côté d'un fort turc dont Bonaparte s'empara jadis et aboutit enfin sur le haut plateau désolé. Un peu partout, dans la falaise calcaire, des trous révèlent d'anciennes grottes habitées par les premiers anachorètes. Et sur la bordure même du rocher jaillit la silhouette massive de la mosquée Gyushi, la plus antique mosquée

du Caire. Postés en sentinelle aux avancées du désert arabe, l'islam et la Chrétienté veillent ainsi depuis des siècles sur la vallée des Pharaons.

Quel incomparable spectacle ! Au premier plan, les coupoles des tombeaux des Mamelucks, les masses plates et poudreuses des cimetières, la ville des morts séparée de la ville des vivants par la croupe fauve des collines de décombres et par le vaisseau de la citadelle échoué, avec la mâture de ses minarets et sa proue bastionnée, au pied des récifs du Mokattam. Au second plan, le panorama du Caire, ses centaines de dômes et de mosquées, et, tout au loin, par delà le ruban argenté du Nil, le cortège des Pyramides de Guizeh et de Sak-kara. Le couchant, ce soir-là, était orageux, le ciel bouleversé par la panique des nuées, zébré de longs éclairs qui avivaient le vert des plantations et accentuaient le contraste avec l'aridité du désert. Là-bas, dans les sables violets, dormait l'Égypte antique.

V. AUX TOMBEAUX D'HERMOPOLIS AVEC LE FELLAH

Evoquerais-je le Sphinx et les Pyramides ? le temple de Karnak et la salle hypostyle ? Qui n'a décrit ces grands monuments, aux premiers rayons de l'aube, sous le dur soleil de midi ou la caresse furtive de la

lune? Et que dire — si l'on n'est pas égyptologue — qui n'ait été dit mille fois? Nous allons, certes, après tant d'autres, remonter le Nil et gagner la Haute Egypte, mais nos escales ne seront pas celles de l'agence Cook, nous nous arrêterons surtout là où ne vont pas les touristes, et il nous arrivera de descendre chez notre ami le fellah.

Mon étudiant de Lyon, le fidèle Mohammed, veut d'abord nous conduire, en Moyenne Egypte, aux tombeaux d'Hermopolis. Nous voici dans la province de Minieh, près de la rivière de Joseph qui relie au Nil la grande oasis du Fayoum.

Des villages de terre battue, émergeant à peine des plantations. Maïs, cannes à sucre, coton dont les houppes blanches remuent au vent du désert de Libye. Approchons. Rien de bien engageant, à coup sûr. Etranges maisons, cubes de boue séchée au soleil, murs craquelés, portes basses, trous noirs d'où s'échappent, par bouffées, des odeurs fétides de déchets, d'animaux et de crasse humaine. Sur le seuil, des enfants teigneux, la figure ponctuée de croûtes, les yeux chassieux pleins de mouches, en haillons. Mais, çà et là, passant avec un port de reines, l'amphore sur la tête, la narine percée d'un anneau d'or, les fellahines traînent dans la poussière et les débris leurs longs voiles noirs et leurs robes noires à grands plis. Partout des chameaux, des bourricots, des poules. Entre les champs de luzerne, pataugeant dans le limon gras des canaux ou baignés jusqu'à l'encolure, des buffles aux cornes rabattues,

aux gros yeux doux, à la peau grise, rase et luisante. A côté d'eux, statue de bronze clair, un fellah, nu comme Adam, fait ses ablutions sur la berge. Bref, du pittoresque, de la couleur, tant qu'on veut, mais que sera notre séjour au village ?

Voici le « Bahr Youssef ». Il coule à pleins bords, largement, au milieu des palmeraies et annexe, de place en place, les lacs formés par la crue annuelle. L'après-midi s'incline vers le couchant. Une admirable lumière dore les éventails des dattiers, chargés de fruits rouges. Mais une forte barque, à peine équarrie, au pont couvert de terre battue, nous attend près de la rive. En compagnie d'un âne et de ses conducteurs, nous traversons le fleuve. On accoste. Deux ou trois bâtisses inachevées, sans toits, dressent leur carcasse de brique noire, percée d'ouvertures parfois sans fenêtres. Ce sont les palais des gros propriétaires, les féodaux du village. Mohammed nous dirige vers le plus imposant, à travers la foule des fellahs empressés. Nous sommes les hôtes des seigneurs du coton.

Entrons. Vestibule délabré. Dalles disjointes. Au centre, une grande salle lépreuse, ornée du portrait de Zaghloul-Pacha, le champion de l'Indépendance. La table est mise (Les assiettes sont couvertes de journaux destinés à les protéger des mouches). A gauche, porte à deux battants, s'il vous plaît : le salon. Mohammed nous invite à nous y asseoir. Aux vitres opaques de poussière pendent des tentures cramoisies, style second Empire. Sur un guéridon, des vases ébré-

chés, des porte-bouquets vides, des cadres sans photographies, un chien de peluche grise aux yeux de faïence noire, et le long des murs dont le plâtre s'écaille, des glaces biseautées, des fauteuils d'un or agressif et d'un satin douteux. Mohammed a bien acheté, en passant à Minieh, un plumeau et un balai. Est-ce en notre honneur? Visiblement, ces ustensiles étaient inconnus au village. On ne s'en était jamais servi avant notre arrivée, et je dois à la vérité de dire qu'on ne les a pas davantage utilisés pendant notre séjour. Mais ils étaient là, et on en tirait quelque orgueil.

Tasses de café. Arrive la famille : les frères de Mohammed, encore habillés à l'orientale, galabieh de cotonnade rayée, calotte noire, babouches. Salamalecs, paroles de bienvenue. Mohammed traduit : « Votre présence illumine le village ». Puis — événement historique — la mère de notre ami qui, jusqu'alors, ne s'était jamais montrée à un étranger, paraît à son tour, le visage découvert (un fin visage expressif, aux beaux yeux parlants), s'incline en souriant, nous saisit les mains, porte les siennes à son cœur et nous conduit dans notre chambre. Nouvelle porte à deux battants, tapis rouge sur la terre battue, portières déchirées, fenêtres mal jointes, vitres cassées, une table de nuit Louis-Philippe garnie d'une vieille boîte de conserve. Pas de cruche à eau. Et dans les lits aux courtines de dentelle sale, un matelas plat comme une galette, pas de sommier, pas de couverture.

Le dîner est prêt. Toute la famille est debout autour

de la table, place et déplace verres et chaises, discute sur le protocole. Mais, seul, Mohammed revendique l'honneur de nous servir. Menu : trois hors-d'œuvres, trois rôtis, trois légumes, trois desserts. Pour être poli, il convient de manger de tout. Méthodiquement, nous attaquons, sans espoir de les réduire, poulets, pigeon-neaux farcis, courgettes, cornes grecques, sablés, beignets au miel, hallawa aux pistaches. Et, le repas terminé, Mohammed en emporte les reliefs que se partagent ensuite nos hôtes et leurs serviteurs. Ceux-ci sont partout et nulle part. Ils s'aplatissent dans les encoignures, les coins d'ombre, les tournants d'escaliers, blottis, à croppetons, les femmes surtout, tels des paquets de hardes, des monceaux de linge sale qu'on s'étonne de voir frémir et remuer contre les murs.

Dirai-je que la nuit fut excellente ? Non... Bourdonnaient mouches et moustiques. A la tête de nos lits, nous entendions, par la vitre cassée, la mastication d'un mulet, notre premier voisin. Heureusement le soleil envahit la chambre, fit danser la poussière et nous chassa dehors.

En route pour le tombeau de Pétorisis, grand-prêtre du dieu Thoth à tête d'ibis et praticien de cette cité d'Hermopolis dont on aperçoit les ruines, en passant près d'Achmounein, sur la route de Minieh. Deux heures de bourricot à travers le désert libyque. La caravane avance lentement, Mohammed et ses frères en tête, les âniers courant derrière nous, portant les provisions et stimulant les ânes. Le soleil tape dur et

il fait chaud sous les ombrelles. Le cortège pique droit à travers les sables. Un lourd accablement pleut du ciel en feu. Le désert est blanc, d'un éclat aveuglant. Des dunes, des dunes, rien qui accroche le regard ; parfois un lézard jaune, dérangé par le sabot des ânes, fuit derrière une touffe d'épines. Pourtant, voici, à l'ouest, d'étranges escarpements, une sorte de longue falaise fauve. Tranchant sur l'horizon, des alignements de briques noires apparaissent. Mon âne heurte sur le sol des ossements humains, blanchis, polis par les siècles, et, brusquement, derrière un mamelon sablonneux, surgit un petit temple qui rosit au soleil, tel un morceau d'albâtre. C'est le tombeau de Pétosiris, élevé ici sous le premier des Ptolémées, 300 ans avant Jésus-Christ, et dégagé en 1920 par un archéologue français, Gustave Lefebvre. A côté, le chantier des fouilles de l'Egyptien Sami Gabra qui a découvert, en 1931, avec le tombeau des fils du grand-prêtre, toute une petite cité funéraire.

Ici, nous faisons un brusque bond à travers les siècles. Des pyramides qui couronnent le premier essor de l'art égyptien, on passe, sans transition, à la période gréco-romaine. Entre les tombeaux de Guizeh et celui de Pétosiris, deux mille ans d'histoire pharaonique se sont écoulés : tout le Moyen et tout le Nouvel Empire. L'art a évolué ; le tombeau, jadis enfoui au cœur de la Vallée des Rois, est sorti de terre, ou du moins, si le sarcophage reste enseveli au plus profond des sables, le temple funéraire étale à la lumière son portique. Il nous annonce déjà les grands ensembles ptolémaïques de la

Haute Egypte. Avec sa façade ornée de colonnes lotiformes reliées par des écrans sculptés, il fait songer à ces élégants « mammisi », sanctuaires consacrés à la naissance du dieu, que nous admirerons plus tard à Dendérah ou à Edfou. Simple et robuste, de nobles lignes et d'une belle couleur ambrée, il paraît si frais, si net qu'on le croirait construit hier.

Le vestibule est orné de bas-reliefs familiers ou rustiques qui évoquent l'existence du grand-prêtre faisant travailler les artisans du village, orfèvres, charpentiers, potiers, ou parcourant ses domaines, surveillant laboureurs, moissonneurs, vigneron, etc. Charmantes scènes comme la culture du lin, le battage des épis, la naissance et la vie des bestiaux, tout cela traité avec une liberté, un réalisme qui attestent la bonne humeur et l'observation des artistes locaux, mais aussi avec un style, un sens du drapé, un mol balancement des formes qui décèlent déjà l'influence grecque. Par contre, la chapelle du fond est peuplée de scènes liturgiques qui représentent le défunt célébrant le culte des différents dieux. C'est dire que ces sculpteurs obéissent, ici encore, à la tradition millénaire, se plient aux usages canoniques et copient les grands modèles du Nouvel Empire que l'on peut admirer à Karnak et à Louxor. Les dieux sont évoqués dans leur immobilité souveraine ; les processions se déroulent, monotones, solennelles, selon le rite thébain ; les porteurs d'offrandes se dirigent vers le dieu ou vers la momie, sur un rythme ralenti, avec une rigidité hiératique. On retrouve donc ici les deux inspi-

rations fondamentales de l'art égyptien, liturgique et profane à la fois, traditionnel dans les scènes religieuses, plus souple et plus moderne dans les scènes pastorales. Le tombeau de Pétosiris n'a pas encore la facture négligée des œuvres de la décadence égyptienne, il est tardif, sans être abâtardi, robuste sans être grasseyé, élégant sans être mièvre. C'est un véritable joyau.

La visite terminée, ce fut, non pas le « déjeuner sur l'herbe », mais le pique-nique sur le sable. A l'ombre du portique aux piliers fleuris de lotus, sous les yeux du dieu Toth, divinité de la science et de l'écriture, qui allongeait son cou d'ibis au-dessus des assiettes de carton, Mohammed découpa le dindon rôti dont la carcasse fit ensuite le bonheur des âniers.

Derrière le tombeau de Pétosiris se trouve le chantier des fouilles de l'Université égyptienne. Depuis quatre ans, mon collègue Sami Gabra, ancien étudiant de l'Université de Bordeaux, a dégagé toute une série de maisons funéraires, une véritable ville des morts, datant également de la période ptolémaïque. Curieux ensemble, certes, qui atteste à la fois l'importance d'Hermopolis Magna et le rayonnement des influences helléniques ! N'est-il pas suggestif de trouver sur ces murailles des inscriptions grecques, des panneaux en faux marbre, des fresques représentant l'enlèvement de Proserpine, des scènes empruntées à la légende d'Œdipe, à celle d'Agamemnon et du Cheval de Troie ? Un peu partout triomphe ici le rouge pompéien, et rien ne permet mieux de mesurer la pénétration des influences

gréco-romaines dans les provinces de l'Égypte alexandrine.

VI. SUR LE NIL, A TRAVERS L'ÉGYPTE ANTIQUE

Le bateau nous amène à Tell-Amarna, sur la rive droite du Nil. Site étrange, plaine décharnée, encadrée par un amphithéâtre de collines rocheuses où se trouvent les hypogées. C'est là que le roi hérétique Aménophis IV, prenant le nom d'Akhénaton, décida d'émigrer avec toute sa cour, pour échapper à l'emprise des dieux et des prêtres thébains et pour instituer, sous la 18^e dynastie, le culte unique d'un seul Dieu. Type extraordinaire, mi-génie, mi-fou, probablement épileptique, mort à trente ans, avant d'avoir pu faire triompher son idée, cette religion qui aurait pu détruire à jamais le polythéisme antique. Avec une hauteur de vues et une audace stupéfiantes, ce jeune monarque a construit ici, d'un seul coup, une capitale complète qui devait, dans sa pensée, éclipser la ville aux cent portes. Mais, après sa mort, son successeur, l'adolescent Tout-Ankh-Amon, faible et malade sans doute, retomba sous le joug des traditions et des prêtres d'Amon, abandonna la cité, retourna vivre et bientôt mourir à Thèbes.

La capitale commencée fut anéantie de fond en comble, afin que nulle trace ne pût survivre de l'hérésie

qui avait mis en danger le culte des idoles. Les tombeaux que le roi et les grands s'étaient fait creuser dans la montagne, au bord du désert, furent systématiquement pillés et martelés, mais pas assez cependant pour qu'on ne puisse juger de la révolution artistique qui accompagna la révolution religieuse. Tous ces tombeaux sont délibérément profanes. On n'y trouve ni Horus, ni Osiris, ni Hathor, ni Anubis, mais simplement le jeune roi — le roi adorant le dieu unique et providentiel dont les rayons se terminent par des mains pleines de bienfaits, le roi sortant de son palais sur un char attelé de chevaux coiffés de plumes d'autruche, le roi paraissant au balcon de son palais, avec sa femme et ses trois filles, jetant des colliers au peuple rassemblé qui l'attend, l'échine courbée, les bras tendus, le roi visitant ses domaines bordés de palmiers, ses greniers remplis de blé et d'outres de vin ou d'huile, le roi cueillant dans ses jardins des bouquets de fleurs pour les offrir à son épouse, bref, toute une série de scènes familiales et charmantes où le Pharaon sort de sa raideur souveraine pour n'être plus qu'un homme, un père, un mari, et qui réapparaîtront, avec plus de mièvrerie, dans l'art décoratif de l'époque suivante, sous le règne également éphémère et pathétique de Tout-Ankh-Amon.

Au lieu d'être figés dans les attitudes conventionnelles de la sculpture canonique, ces personnages des tombeaux de Tell-Amarna sont animés d'une vie débordante et presque grimaçante : des soldats qui courent à toutes jambes devant le char royal, des lutteurs qui

s'empoignent à pleins bras, des danseurs et des danseuses qui se trémoussent avec l'entrain saccadé de la chorégraphie nègre d'aujourd'hui, des musiciens aveugles qui jouent de la harpe. Tous, et jusqu'au roi lui-même, à la longue tête chevaline et creusée, sont traités avec un réalisme vigoureux, une simplicité suggestive, une recherche de l'essentiel, un sens du caractère qui font l'étonnement des historiens de l'art.

En longeant cette haute corniche où s'ouvrent ces tombes princières, on ne peut s'empêcher de reconnaître au Pharaon Akhénaton la grandeur bouleversante d'un prophète. Il a failli changer la face du monde. S'il avait vécu, non seulement le polythéisme aurait duré quinze siècles de moins, mais l'art libre, vivant, qui s'est épanoui avec le génie grec, se fût déjà développé sous les Egyptiens du nouvel Empire. Mais Akhénaton mort, tout est retombé dans la routine, art et religion. Le monde a dû attendre encore plus de mille ans avant de voir poindre l'idéal humain de l'art hellénique et s'affirmer, avec le Christ, le triomphe définitif du monothéisme.

Cette plaine pierreuse de Tell-Amarna est donc un des lieux les plus éloquents de l'univers. Mais que reste-t-il de ce prodigieux passé? De place en place, pour fixer les frontières du nouveau royaume, une haute stèle, sculptée à même la falaise, dresse la silhouette anguleuse du Pharaon adorateur du soleil. Entre les limites ainsi marquées règnent le désert, le vide, le néant. Ça et là, de petits murs noirs, en briques crues,

poudrés de blanc par les rafales de sable, des amphores brisées, des morceaux de poteries aux dessins bruns et bleus. La ville avait été bâtie en argile et, si l'on a pu retrouver quelques fragments de céramiques et de mosaïques, aujourd'hui au Musée du Caire, l'imagination reconstitue avec peine, autour de ces débris, l'enceinte des palais effondrés. C'est tout ce qui survit d'un effort surhumain et d'une pensée singulièrement prophétique. Escortés d'un guide armé d'un fusil et de quelques fellahs, nous avons parcouru cette solitude en tous sens. Le vent soufflait et roulait devant nous des vagues de sable, drapant un éternel linceul sur le cadavre de la cité abandonnée...

Lorsque le bateau accoste le village de Balianeh, plus bas, sur la rive gauche du Nil, on est encore loin du sanctuaire d'Abydos. Les temples se trouvent à la lisière du désert de Libye, et c'est pourquoi, si longtemps ignorés des voyageurs, ils sont encore aujourd'hui négligés des touristes pressés.

Abydos est la Jérusalem de l'Égypte, le lieu saint par excellence. C'est là que la légende place le tombeau d'Osiris, et pendant des milliers d'années, ce lieu fut le centre de pèlerinage et la nécropole d'un peuple. Afin qu'ils fussent ensevelis près du dieu, les cadavres des fidèles y étaient apportés de tous les points d'Égypte. Mais ce ne sont pas ces vestiges de l'ancien Empire qui nous attirent ici : nous sommes venus pour voir les chefs-d'œuvre de la 19^e dynastie, les sculptures du temple de Sêti I^{er}.

Le Pharaon qui fit construire la salle hypostyle de Karnak et dont le tombeau constitue le principal attrait de la Vallée des Rois, a édifié ici un temple d'une forme singulière et d'une décoration unique. Il y a là sept chapelles curieusement accolées, consacrées aux principales divinités thébaines, dont les parois sont recouvertes d'incomparables bas-reliefs. L'art pharaonique n'est jamais monté plus haut. Quiconque n'a pas vu Abydos ne peut parler de la sculpture égyptienne. Ce sont des scènes d'hommages et d'adoration où le roi est représenté debout, offrant l'encens, les fleurs, les cadeaux aux dieux assis devant lui sur leur trône. Cet art est sans doute moins vivant, plus balancé que l'art réaliste de Tell-Amarna, mais il est d'une noblesse, d'une pureté qui n'ont jamais été atteintes depuis. Ciselés dans un calcaire qui a la couleur, la douceur et la finesse de l'albâtre, ces bas-reliefs, les uns blancs, les autres polychromes, donnent pour la première fois peut-être dans l'histoire de l'art égyptien, grâce à leur subtil modelé, à leur ligne musicale, cette impression de spiritualité, de transparence idéale que dégage la sculpture grecque.

Comme on est loin de la rhétorique théâtrale, de la technique hâtive et grossière si fréquentes à l'époque suivante ! Cette époque, c'est à Karnak qu'elle triomphe. Thèbes est la ville de Ramsès le Grand. Dussé-je être accusé de parti pris, je n'aime pas Karnak, et nous ne nous y arrêterons pas. Bien d'autres l'ont décrit d'ailleurs ! Et que pourrais-je

ajouter, à moins d'empiéter sur le domaine des égyptologues ? Karnak est écrasant, surhumain, pathétique sans doute, mais Karnak n'est pas beau. C'est un monde écroulé, un chaos, un tumulte de pierre. Louxor, certes, est moins confus, plus élégant, plus harmonieux, mais Ramsès y a laissé aussi sa marque et l'a désaxé pour le relier à Karnak, incorporer de force sa colonnade en fleur dans ses ensembles grandiloquents. Ramsès n'est pas un artiste, c'est un maçon, le plus grand bâtisseur, comme le plus grand conquérant de l'antique Egypte. A peine rentré de ses campagnes, revenu d'Asie mineure ou de Nubie, il se jette sur les temples construits par ses pères, les annexe à sa gloire et y trace le récit de ses exploits ! Et puisqu'il faut aller vite (il y a tant de victoires à célébrer !), finis les procédés consciencieux des anciens ateliers ! Le relief est abandonné. C'est le règne de l'intaille. Architecture, sculpture nouvelles, dédaigneuses de la perfection, et qui ne veulent plus qu'instruire, frapper, perpétuer la grandeur du roi. Hélas ! — *sic transit gloria mundi* — l'histoire l'a souvent trahi. Dans ses temples se sont installées les communautés chrétiennes, dans ses nécropoles se sont nichés les solitaires de la Thébaïde. Les églises coptes poussèrent au cœur des salles hypostyles et ce fut la grande dévastation. Comment l'anachorète exténué de veilles, de jeûne et de prières, n'aurait-il pas vu s'animer, sur les murailles de sa retraite, l'obsédant cortège des divinités impures ? Le dieu thébain par excellence, Amon, dieu-soleil, n'y apparaît-il pas bien souvent sous l'aspect de Min, le dieu

de la fécondité, dont la virilité s'exprime avec une emphatique impudeur ? A errer dans tous ces temples de Karnak, de Louxor, de Dendérah, d'Edfou, comme on comprend la *Tentation de Saint Antoine* et la rage de mutilation qui s'empara des premiers chrétiens !

Passons ! Au ponton d'Esneh, un souvenir, toutefois, à Flaubert et à Koutchouk Hanem ! Je revois la brune almée, debout, en haut de son escalier, sur le fond d'or du couchant, « avec son tarbouch large et ses pantalons roses ». Passons ! tant de voyageurs ont dépeint le temple-fleur d'Esneh, le temple-forteresse d'Edfou, avec son faucon dressé sur le seuil, telle une sentinelle sacrée, et le mieux situé de tous, Kom-Ombo, posé comme une couronne sur son socle rocheux, au-dessus du fleuve d'argent. Passons. Suivons l'appel du Sud. Dans les défilés d'Assouan écume la première cataracte.

VII. EN NUBIE, DE LA PREMIERE A LA SECONDE CATARACTE

Assouan, la Syène des Grecs, la préfecture de Juvénal ! Quel contraste avec Louxor ! Peut-on imaginer paysages plus opposés. A Louxor, la lumière est blonde, le décor rose et bleu, d'un rose très doux, d'un bleu très tendre. Le roc est rose, le Nil est bleu, tout est pâle et pur, et l'on ne se lasse pas d'admirer la molle verdure

de la plaine, les moires lentes et glacées du fleuve, la muraille rose ou cendrée qui ferme l'horizon. Limpidité, douceur, pâleur, pureté, harmonie. A Assouan, le décor est noir et jaune, d'un jaune très dense, d'un noir très sombre : le sable est jaune, le granit est noir. Paysage « d'une férocité nègre », écrivait Flaubert. On dirait que le sable a emmagasiné depuis des siècles le soleil du tropique, que la syénite est rongée, calcinée par l'éternel éclat du ciel. Changées les lignes du paysage. A Louxor, tout est large, droit, paisible, illimité. A Assouan, tout est resserré, corrodé, craquelé, tordu, et les rocs de granit qui se hérissent dans la crique d'Eléphantine ressemblent aux blocs monstrueux de Ploumanach ou de Trégastel.

Seulement ici, sous le tropique du Cancer, le roc est noir, luisant, pailleté comme de la houille. C'est d'ici que venait, il y a près de quatre mille ans, le granit utilisé par les Pharaons dans les constructions de Memphis et de Thèbes, transporté par voie d'eau, et au fond de ces carrières, des centaines et des centaines d'esclaves nubiens taillaient, à même la pierre, les statues géantes de Ramsès, les aiguilles de Cléopâtre, et cet immense obélisque qu'on voit encore aujourd'hui, engagé dans le roc, abandonné depuis trente siècles...

Changé aussi le type de la population. Le nègre l'emporte sur l'Arabe. Le teint est plus noir, le visage plus large et moins ovale, les cheveux plus frisés, huilés et nattés, le tempérament plus sauvage. Aujourd'hui comme au temps des Pharaons, la civilisation marque

un temps d'arrêt au bord de la Nubie. Et pourtant, à en croire Loti, elle y a commis méfaits sur méfaits. Il y a le barrage, la mort de Philae, il y a le « Cataract Hôtel ». Selon lui, la France même s'est faite ici la complice des Anglais. Ne va-t-il pas jusqu'à l'accuser d'alcooliser le Soudan, d'abrutir la Nubie avec du Pernod, du Picon et du Cusenier ?

Le parti pris est manifeste et l'exagération ruine la thèse. Oserais-je ajouter que, pour un peintre de mœurs et pour un psychologue, ce palace abhorré offre pourtant un spectacle qui n'est pas sans intérêt ? A côté des touristes, figurants de passage, voici les millionnaires qui ont survécu à la crise (une espèce qui disparaît !), les pachas égyptiens, les maharajahs hindous, tous ceux qui sont encore riches, entourés de femmes élégantes, de luxe, de flatteries, d'intrigues et de convoitises et cette comédie humaine repose, pendant quelque temps, de l'archéologie.

N'est-il pas amusant de dîner dans cette salle à manger mauresque desservie par des barbarins rouge et or, gantés de blanc, où les poulardes de Bresse, les cœurs de palmiers, le caviar russe, les pêches de Californie voisinent sur le damas des tables avec les fromages d'Emmenthal et les asperges d'Argenteuil, et dont l'orchestre viennois déverse sur les smokings et les toilettes du soir les sérénades espagnoles ou les ouvertures de Wagner ? Etonnant paradoxe de l'humanité, tourmentée par un éternel désir d'évasion, qui cherche à s'oublier, à se dépayser, et qui, cependant,

vient demander au décor le plus sauvage, au pays le plus lointain, les satisfactions usées de Londres ou de Paris. Ah ! qu'eût dit ce pauvre Loti en voyant s'ouvrir ici un bar du « Perroquet » ?

On se rend à Philae par la route et le port de Shellal ; on en revient par le barrage et la cataracte.

En deçà de la digue monstrueuse, le Nil, bloqué vers le Nord, se répand sur ses rives, se transforme en un lac immense. Où est Philae ? Où est le temple d'Isis, jadis dessiné par les savants de l'expédition Bonaparte ? L'œil parcourt, inquiet, la nappe azurée, et finit par découvrir une corbeille de fleurs de pierres qui semble flotter sur les eaux. C'est tout ce que l'on voit de l'île sacrée. La mort de Philae, pressentie par Loti, est maintenant décidée. Pour augmenter sa réserve d'irrigation, le gouvernement égyptien, conseillé et aidé par des ingénieurs britanniques, a fait, deux fois en moins de vingt ans, surélever le barrage, et le temple, qui jusqu'à présent émergeait encore, sera désormais recouvert par le flot. Nous n'avons pu que contourner en barque ses terrasses supérieures. Etrange sentiment ! penser que l'on vogue au dessus d'une chapelle ptolémaïque, contemporaine de Cléopâtre, d'un portique élevé par Hadrien et embelli par Marc-Aurèle ! La felouque a accosté au bord des corniches et nous a débarqués sur leur mince chemin de pierre, soutenu par des colonnades invisibles. Nous nous sommes promenés autour de la cour, comme si nous longions l'encadrement d'une immense pièce d'eau, cherchant à pénétrer

le mystère du temple englouti. Puis la barque nous a recueillis : lentement elle est passée entre les sommets du grand pylône, a contourné le charmant kiosque romain, épanoui tel un bouquet de nénuphars, et nous a conduits droit au Nord sur le barrage destructeur.

Monument qui donne d'ailleurs (puissent me pardonner les mânes de Loti !) une impression de force magnifique. Deux ou trois vannes étaient ouvertes, et sa digue fumante était enveloppée d'écume et d'embruns. La véritable cataracte, c'est celle-là, provoquée par la main puissante des hommes d'aujourd'hui. Et quand on mesure du regard cette maçonnerie formidable, digne des Pharaons, on se dit qu'une civilisation capable de telles prouesses pourrait bien venir au secours de Philae et réparer ses propres méfaits. Le temple se meurt. Les bas-reliefs s'enduisent de saumure et de limon, ses pierres se déchaussent, et rien n'est plus émouvant que la résistance des vaillants pylônes, intacts depuis deux mille ans et maintenant assiégés, battus par la montée des eaux. Quand verrons-nous le temple démonté à l'américaine et reconstruit sur une plateforme de béton !

Le passage de la cataracte n'a rien d'effrayant. Rien de comparable aux cataractes du Nouveau Monde. Elle n'est pas une chute, mais une suite de rapides. A peine dompté par le barrage, le Nil se libère et reprend son élan : il court en bouillonnant sus aux rochers qui le divisent et vient enfin s'apaiser autour d'un archipel de granit dont le noir éclat micacé s'enveloppe de tendre

azur. Les bateliers nubiens connaissent leur fleuve : ils le descendent en évitant les passages dangereux, s'entendent à longer les remous mortels sans se laisser happer par eux. La barque débouche en eau calme. Il faut hisser la voile blanche, mais, si haute qu'elle soit, elle ne parvient pas à attraper la moindre brise. Il faut ramer. On avance lentement entre les blocs noirs de syénite et les rives toutes blondes de sable. Une étrange flottille s'approche : sur des nacelles de tôle, fabriquées à l'aide de bidons d'essence, un quatuor de négrillons pagaie frénétiquement avec de vieilles boîtes de conserves. «Backschich! Backschich!». Leurs cris stridents viennent trouer la mélodie gutturale du rameur dont le tricot rouge, au soleil de midi, flambe sur le Nil bleu.

C'est du petit port de Shellal, en face de Philae, que part le steamer pour Ouadi-Halfa. On entre ici dans un autre monde : le Soudan anglo-égyptien.

Plus guère de touristes. Nous sommes les seuls Français à bord du bateau. Deux Hollandais, commerçants, quelques officiers britanniques qui regagnent Khartoum, des colons grecs, un médecin italien. Cuisine anglaise : «bacon and eggs», poisson du Nil, café détestable, excellent thé, puddings insipides (mais non pas incolores), gigot à la menthe et à la gelée de groseille, branches de céleri.

Nous n'avons vu aucun des temples de la Basse Nubie, car le bateau les a dépassés pendant la nuit. Flaubert et Maxime Du Camp nous en ont laissé des

descriptions minutieuses. Ce sont des monuments de l'époque ptolémaïque qui, après Hermopolis, Edfou et Kom-Ombo, n'offrent, pour le profane, qu'un intérêt secondaire, mais ils jalonnent une route royale et, tels des propylées annonciateurs, précèdent le sanctuaire d'Abousimbel.

Après une première nuit de navigation, nous nous sommes réveillés aux accents plaintifs des sakihs, ces roues hydrauliques, tournées par des buffles, qui remontent l'eau du Nil dans les plantations. Du côté de l'Arabie, des montagnes rousses, aux formes pyramidales, hérissées de ruines coptes ou romaines. Du côté de la Libye, des îles verdoyantes plantées de palmiers, peuplées de villages paisibles.

Les femmes ont abandonné le noir costume égyptien : elles sont vêtues de bleu et de rouge, et leur silhouette se profile contre les dunes du désert saharien, à l'avant des palmeraies. Sur le fleuve, telles des mouettes rasant l'eau, passent ces jolis bateaux nubiens aux voiles croisées comme des ailes, ornés d'oriflammes écarlates. Si primitif que soit ce pays — celui de nos Barbarins —, il donne une impression d'ordre et de propreté que n'offre jamais un pays purement arabe. Les murailles de terre battue, percées d'ouvertures symétriques, découpées d'une ligne de créneaux, les voûtes bien incurvées que n'écrase aucun bric-à-brac, les terrasses dégagées de décombres, tout cela fait une vision fruste sans doute, mais nette et claire, qui contraste avec le fouillis sordide du village égyptien.

Nous sommes passés, un matin, au pied de la citadelle d'Ibrim, ancien point stratégique romain. La montagne couleur de brique est encore surmontée de remparts qui s'effondrent. C'est là que se réfugièrent, après l'assassinat des Mamelucks par Méhémet-Ali, en 1811, leurs derniers partisans, et ce repaire, familier à tous les rebelles, fut détruit plus tard par Ibrahim. Les rochers sont abrupts comme les murs d'une place forte ; ils ont même l'air d'avoir subi un siège, tant ils sont décharnés, crevassés. Pour donner un peu de douceur à ce paysage dramatique, il faut la frise de verdure du rivage : tamaris poudrés de rose, mimosas trapus piqués de boules jaunes, gerbes de palmiers soudés sur un tronc unique, qui ressemblent à des candélabres.

Puis les rives s'abaissent, les rochers se cachent sous les sables de la Libye, levant seulement de place en place leur tête de grenat sombre, et pendant des heures et des heures le bateau glisse sur un lac. On avance à travers la féerie du couchant, on nage dans la paix et dans la lumière. Les montagnes derrière nous, au Nord, sont rouges ; au Sud, d'un bleu violet, elles reposent sur un fleuve d'or. L'atmosphère est d'une limpidité cristalline, et pourtant, à mesure que descend le soleil, les choses revêtent des tons si doux, si nuancés, des dégradés si subtils que tout semble devenir irréel, chimérique.

Soudain apparaît, vers la droite, une longue muraille mauve sur laquelle se rabat, comme un voile, la coulée des sables. Un mot magique circule sur le pont : Abou-

simbel, l'Ibsamboul des romantiques. Vite, les Anglais s'emparent de leurs ombrelles et de leurs kodaks, et le bateau stoppe devant un des plus étranges décors qui soient au monde. Imaginez, au bord du fleuve, deux collines de grès brunâtre qui, selon les jeux du soleil, se revêtent d'ocre ou de rose, et que sépare une nappe éternellement croulante de sable d'or. Ce sont les temples de Ramsès. Adossées à la falaise abrupte montent la garde, deux par deux, quatre statues géantes du roi. Taillés à même le roc, ces colosses assis mesurent vingt mètres de haut. Ils ont les mains à plat sur les genoux, dans l'attitude du Pharaon couronné.

Au milieu du portique, sous la figure d'Harakhté à tête de faucon, s'ouvre l'entrée du *spéos*, découverte il y a un peu plus d'un siècle. La façade était alors en grande partie masquée par l'amoncellement millénaire des sables, et Champollion éprouva bien des difficultés à se glisser, par l'ouverture à peine visible, dans la fournaise souterraine. Un bloc de grès, gros comme une maison, gît brisé sur le seuil : la tiare d'un des géants qui s'est détachée de son front. Leur poitrine est couturée d'inscriptions. On peut y lire le nom du prince de Pückler-Müskau et de maint touriste romantique. C'est qu'à cette époque le plan incliné du sable permettait d'atteindre leurs épaules. Flaubert ne fut-il pas chargé par Maxime Du Camp de dégager le menton de Ramsès ?

Quant à l'intérieur du temple, il défie toute description. La montagne est évidée comme une coquille

de noix : un vestibule, une nef, un sanctuaire, huit chapelles latérales. Rien de plus impressionnant que ce *pronaos*, soutenu par huit piliers taillés dans le roc contre lesquels s'adosse, moulé par la gaine osiriaque, le Pharaon serrant la croix ansée dans sa main. Autour de la caverne règnent d'immenses bas-reliefs, naguère polychromes, représentant le roi à la tête de ses armées, au milieu de ses batailles et de ses triomphes. Il est coiffé d'un casque, allongé en forme de mitre, où scintille, sur fond bleu, un semis de cercles concentriques semblables à des prunelles d'oiseau. La vipère symbolique, tordant ses anneaux d'or, se redresse menaçante, au-dessus de son front. Deux longs rubans flottent sur ses épaules. Un gorgerin à sept rangées d'émaux, de diamants et de perles, s'arrondit sur sa poitrine étroite et fait ressortir la pâleur de son visage lisse, imberbe, aux grands traits purs, aux yeux allongés et aux lèvres closes. Ce Pharaon, si vous ne le distinguez pas dans la pénombre du temple souterrain, vous le retrouverez dans le *Roman de la Momie*. Th. Gautier l'a dépeint, minutieusement, d'après le dessin qu'en fit naguère Champollion à la lueur des torches.

En sortant du *spéos*, près de l'entrée gardée par les captifs — Nubiens lippus, Juifs aux barbiches pointues, Assyriens aux cheveux crépelés —, comme la nature paraît douce et belle ! Voici les champs de fèves à l'odeur vanillée, les enclos faits de cannes à sucre, les sakiéhs qui plongent dans le Nil leurs colliers d'amphores, et sur la berge le monde rieur des enfants.

Paysage unique, plein de grandeur épique et de paix pastorale ! Des buffles tournent la roue plaintive, un vol d'ibis jette ses ombres sur les eaux, et les quatre Ramsès de pierre, tranquillement assis, depuis des siècles regardent passer le Nil éternel.

Le soleil s'est couché. Le bateau a sifflé. Vifs et bondissant comme des singes, les matelots montent à l'assaut des échelles, se précipitent sur l'ancre, les cordages, le cabestan, nous enveloppent de clameurs et d'appels. Nous arrivons dans la région des bancs de sable. A chaque instant la quille heurte le fond. Alors il faut manœuvrer, reculer, louvoyer, et rien n'est plus étrange, dans la nuit très douce qui tombe sur le fleuve, que le chant monotone de l'équipage. Nous sommes repartis, sans escale, pour Ouadi-Halfa, le premier poste anglais du Soudan...

Le Soudan ! Un matin clair. Un ciel d'une pureté édénique. Le bateau aborde le quai planté de fleurs. Maisonnets de crêpi bleu, vert, rouge, posés au bord du Nil, comme des jouets. En face du débarcadère, le train blanc en partance, le train sous pression pour Khartoum. Khartoum !.. Gordon... Khartoum... Fachoda... Marchand... Kitchener... Comment échapper à l'afflux des souvenirs ?

De beaux soldats indigènes, drap vert gris, cartouchières croisées, guêtres de cuir brun, avec un turban conique qui ressemble aux coiffures hindoues. Ils gardent la ville anglaise. La ville ? non, un hameau. Elle compte en tout quinze sujets britanniques, dont quatre

ménages et le gouverneur ! Mais ce gouverneur a une aimable résidence, et ces fonctionnaires ont des jardins, un club, un tennis, un golf en bordure du désert. Quelle peut bien être leur vie, néanmoins, dans ce bled monotone ? l'arrivée du bateau et le départ du train sont les seuls événements de Ouadi-Halfa.

Dans le quartier indigène, quelques boutiques : marchands d'ivoire, d'ambre et de vanneries. Nous les quittons lorsque, tout à coup, je vois un étrange brouillard, une grande fumée rousse qui monte à l'horizon. Cela vient sur nous, à toute vitesse. Le vent, le vent du Sahara ! la tempête de sable ! En un tournemain les boutiquiers ferment leurs volets. Le ciel se couvre. Le nuage de poussière envahit tout l'azur. Nous avons à peine le temps de rejoindre le bateau. Et voici que le Nil se rebrousse, se cabre sous les lanières du vent de sable. Ses rives disparaissent. On ne voit plus rien à une encâblure. C'est la nuit. Le bateau roule et gémit. Que faire ? rentrer dans la cabine, fermer les vitres, attendre, lire. Nous sommes les prisonniers du désert. Le sable pénètre partout, poudre les meubles, craque sous la dent, pique le livre de coups d'épingle. Impossible de sortir, de se risquer sur le pont ! Allons-nous, presque arrivés au but, renoncer à l'atteindre ? Que devient l'excursion projetée à la seconde cataracte !

La tornade dura toute la journée. Le lendemain matin, ciel déblayé et soleil chaud. Cette fois, plus de temps à perdre. La pétrolette nous emmène vers le Sud.

De l'écume, de l'écume, des épis de granit luisant

comme ceux d'Assouan, et qu'on dirait frottés à la mine de plomb. De l'écume encore, et d'étranges rochers, échoués comme des carcasses de bateaux sur le sable gris. Les rapides s'échelonnent sur une vingtaine de kilomètres. Pendant près de deux heures, la pétrolette se faufile entre les obstacles. Çà et là, un héron s'envole, un crocodile endormi sur une pierre, que nous réveillons en passant, bascule dans l'eau mousseuse.

Nous accostons, au pied du rocher d'Abousir. De là-haut, coup d'œil incomparable sur les méandres du Nil qui vient, à gros bouillons, des profondeurs de l'Afrique, et force son passage. Devant nous, trois jeunes Nubiens, enroulant leur pagne en turban sur leur tête, se jettent dans les rapides. Sans doute ont-ils la poitrine protégée par une outre gonflée qui doit amortir le choc des écueils, mais l'œil les suit pourtant avec effroi, avec vertige. Bientôt ils reparaissent sur la berge, remettent gentiment leur pagne et viennent nous retrouver, souriants, près de leurs chameaux accroupis, pour demander un *backschich* bien gagné.

Maintenant l'heure du retour a sonné... En redescendant du rocher d'Abousir, j'aperçois, gravé dans le roc, le nom de Jean-Jacques Ampère, Lyonnais.

Jean-Marie CARRÉ.

VICTOR DE LAPRADE

D'APRES DEUX OUVRAGES RÉCENTS

Vers la fin de l'année 1933, les *Amitiés foréziennes* ont célébré le cinquantenaire de la mort de Victor de Laprade ; cette année même, le 26 avril, la ville de Lyon le commémorait, avec quelque retard, dans une cérémonie où l'on entendit, entre deux discours, une vivante conférence du poète Louis Mercier ; puis, le 18 juin, la Faculté des Lettres, plus indifférente encore à la ponctualité, honorait son ancien professeur suivant les rites traditionnels d'un examen de doctorat. Ces rites, dont toute pompe est bannie, se déroulèrent précisément dans l'amphithéâtre qui porte le nom de Laprade, *genius loci*, et qui est symétrique à l'amphithéâtre Quinet : ainsi la révocation de nos illustres prédécesseurs ne leur a pas nui aux yeux de l'administration, du moins après leur mort, et, dès le début de la séance, M. Kleinclausz, qui présidait le jury, proposa cette remarque pleine de philosophie à la méditation de ses collègues et du public.

Jadis la Sorbonne aurait pu nous ôter l'occasion de participer, sous cette forme austère, à la commémoration d'un poète qui, né à Montbrison le 13 janvier 1812, mourut à Lyon le 13 décembre 1883 ; mais M. Strowski, consulté par le candidat, l'engagea fort obligeamment pour nous, plus commodément pour lui et très équitablement pour tous, à prendre la direction de la ville où Victor de Laprade avait vécu et de la Faculté où il avait enseigné. Voilà comment nous ont été soumises les thèses de M. l'abbé Pierre Séchaud : *Victor de Laprade. L'homme. Son œuvre poétique*¹. — *Lettres inédites de Victor de Laprade à Charles Alexandre (1852-1871)*².

I

Ces *Lettres inédites*, qui forment la thèse complémentaire, méritaient d'être publiées, d'abord pour les motifs qu'a développés M. Séchaud dans sa très claire *Introduction*, mais aussi parce que la pensée de l'écrivain, sous le second Empire, et malgré l'indépendance qu'il revendiquait à l'égard des partis, a une portée qui le dépasse : on peut, en effet, le rattacher au groupe de ces catholiques libéraux, comme Montalembert, auxquels le régime répugnait profondément. Bien que la correspondance entre Laprade et son confrère Alexandre qui

1. Un volume in-8° de 552 pages. Paris, Editions A. Picard, 1934.

2. Un volume in-8° de xiv+175 pages. Lyon, Imprimerie Vauvanson, 1934.

avait été secrétaire de Lamartine se soit prolongée fort au delà de 1871, il a semblé à l'éditeur qu'il convenait d'arrêter la publication à cette date : après 1871, sans que l'intérêt historique augmente, l'intérêt littéraire diminue. Telles quelles, ces lettres, que les réponses de Charles Alexandre ne sont venues compléter que d'une manière très exceptionnelle, nous donnent l'idée la plus saisissante de ce qu'a été Victor de Laprade durant tout le règne de Napoléon III et laissent voir ce qu'a été cette époque pour un témoin maladif, sévère, assombri.

L'exécution typographique du volume a été si attentivement surveillée que les défaillances sont rares. Nous lisons (p. 83), dans une lettre datée du 13 novembre 1863 : « Pour un sceptique le fait est dieu et quelque nom que porte le fait, qu'il s'appelle Napoléon ou Robespierre, le sceptique baisse ses bottes ». Sans être philologues de profession, les lecteurs corrigeront *baisse* en *baise* et souriront de cette faute, plus divertissante que d'autres. — L'introduction et les notes se font apprécier par leur sobriété qui ménage notre amour-propre et que je préfère pour ma part à l'intervention encombrante de quelques éditeurs verbeux ; mais, dans certains cas, elles eussent été moins discrètes que nous n'en aurions pas su mauvais gré à M. Séchaud. Il est des allusions, littéraires ou politiques, qui échappent parfois à l'homme cultivé : un appui extérieur lui paraît alors souhaitable pour aider sa mémoire tâtonnante. — Quant aux jugements, je les trouve presque toujours

solides. Est-il sûr cependant que le style de Victor de Laprade soit, dans ses lettres, aussi opposé au style de ses ouvrages de critique littéraire que l'introduction l'a prétendu ? Je reconnais que le ton y a beaucoup plus d'aisance, que des vivacités assez lestes de langage, que des métaphores assez hautes en couleur le détendent et l'animent. Par exemple, le 15 novembre 1865, il écrit à son ami : « Je serai à Mâcon lundi à l'heure indiquée, à moins que mon seul chef de bureau, le Père Eternel, n'ait jugé à propos de m'envoyer une recrudescence de rhumatisme, un rhume, une gastrite, ou quelque autre témoignage de ma dépendance » (p. 110). Mais, généralement, ce qui manque dans cette correspondance, c'est la familiarité : les grandes idées y tiennent une place prépondérante ; les détails personnels sur la vie et sur la famille de l'écrivain en sont à peu près exclus ; la forme reste plutôt élevée que pedestre. En veut-on des preuves ? Voici la lettre du 17 janvier 1866 (p. 113) : « Ne nous donnons pas tout entiers à l'éphémère, réservons la meilleure part à l'Eternel. Il semble cet hiver que l'Eternel lui-même et la sainte nature sa fille veuillent combattre contre moi ». La suite, il est vrai, a l'air plus simple ; mais tournons la page. Dans la lettre du 29 juin 1866, à un point de départ très modeste succède cette phraséologie que l'on croirait parodique : « Je suis à Lyon pour quinze ou vingt jours encore, je combats ces étouffantes chaleurs avec les flots du Rhône, ce noble fleuve vivifiant qui descend des libres sommets d'une montagne républicaine »

(p. 115). Chez Victor de Laprade, l'éloquence n'est jamais cachée pour longtemps.

Quoi qu'il en soit, ses opinions ont souvent beaucoup d'intérêt, et l'historien littéraire, plus encore que l'historien politique, en tirera volontiers parti. De loin en loin nous distinguons dans les lettres à Charles Alexandre un petit-fils intellectuel de Boileau, un pur universitaire, collègue de Désiré Nisard et de Saint-Marc-Girardin : le jour où la *Revue des deux Mondes* inséra le poème liminaire des *Chansons des rues et des bois*, celui qui est intitulé *le Cheval*, une colère toute classique souleva Laprade contre Victor Hugo. « On ne sait, s'écriait-il ¹, ce qui domine là-dedans de la folie ou de la bêtise, et je trouve qu'il y a une véritable insolence à lancer de pareilles choses à la tête du public ». Même dans l'ensemble du recueil, le poète ne découvrait ni *sentiment vrai*, ni *sens commun* ². Pareillement, au sujet de Michelet et de son *XVIII^e siècle*, les principes qu'il énonçait étaient conformes à ceux de *l'Art poétique* : « Je prêcherai toujours que l'imagination doit servir et ne commander jamais ; elle doit servir non pas même comme une alliée, mais comme une esclave... Et je dis cela, non pas seulement pour les historiens, mais pour

1. P. 103 (l. du 19 octobre 1865). Les vers de Boileau sont même cités (p. 104) :

Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits

Empruntent *d'elle seule* et leur lustre et leur prix.

Et il ajoutait : « Seule est de trop ; mais vraiment cette folie va me faire regretter Boileau ».

2. P. 105 (l. du 26 octobre 1865).

les poètes, mais pour les lyriques »¹. Néanmoins le descendant de Boileau demeurait enthousiaste de Lamartine, parce que Lamartine avait « rétabli dans notre poésie le sentiment de l'infini et du divin »². Qu'était devenu son classicisme de tout à l'heure ? D'autant qu'à l'élégiaque, à l'amant d'Elvire, Laprade préférait le *poète sacré*, héritier moderne de David, de Pindare, de Valmiki, de Vyâsa. Était-ce là une contradiction ? Non, car, selon lui, ce poète sacré gardait une des plus hautes raisons du XIX^e siècle et, considéré dans son essence, rappelait Platon³. Comparaison qui peut surprendre : l'ironie, le naturel, la souplesse, la précision dialectique du philosophe grec ne se retrouvent guère dans l'œuvre de Lamartine, et celui-ci ne nous semble jamais plus éloigné de Platon que lorsqu'il veut l'imiter : quelle distance du *Phédon* à *la Mort de Socrate* ! Mais la pensée elle-même nous fait réfléchir : cette conception qui envisage l'auteur des *Harmonies*, de *Jocelyn*, de *la Chute d'un Ange*, des *Recueils*, comme un génie à la fois très religieux et très raisonnable, comme un poète antique et comme un homme de son temps, est-elle donc étrangère à la nôtre, parce qu'elle s'accorde pleinement avec le tempérament et les aspirations de Victor de Laprade ? Du reste, ce lamartinien n'est pas un idolâtre : il sait bien que Victor Hugo a plus d'art ; même il dresse une liste des faiblesses qu'on peut reprocher

1. P. 117 (l. du 6 octobre 1866).

2. P. 100 (l. du 7 octobre 1865).

3. *Loc. cit.* p. 117.

à son poète : insuffisance de la composition, improvisation perpétuelle, insouciance de l'exactitude matérielle, *abandon, désordre, erreurs, ignorances, étourderies, petites injustices*¹. Le *Cours familier de littérature*, au moment où il commence à paraître, est apprécié, le 12 août 1856, sans excès de bienveillance : il y a trop de *numéros indiens*, c'est-à-dire consacrés à la philosophie de l'Inde ; il y a quelques affirmations hérétiques sur le caractère puéril de la versification². Et la conduite de Lamartine, dans la détresse des dernières années, n'obtient pas toujours l'approbation de son admirateur : il aimerait mieux le projet plus noble de souscription nationale que celui d'une loterie des propriétés ; il ressent personnellement les humiliations que l'appui passager du gouvernement impérial risque d'infliger au vieillard malheureux ; il partage l'âpre tristesse de Charles Alexandre à la vue du grand poète devenu « son propre frère quêteur »³. Mais cette liberté de jugement ne donne que plus de prix à tant de déclarations de fidélité d'esprit et de cœur, et même, disons-le, de tendresse. — Envers Hugo, la tendresse est nulle ; faut-il supposer quelque rancune ancienne, quelque froissement remontant à l'époque des débuts, à la publication de ce poème de *Psyché* que Victor Hugo avait trouvé fade, ou s'agit-il d'une profonde incompatibilité des

1. *Loc. cit.* p. 117.

2. P. 25-26.

3. Lettres diverses de 1858, p. 36-45. Mais on verra, p. 80, d'autres plaintes (l. du 13 novembre 1863).

caractères et des intelligences ? Je croirais volontiers que leurs deux natures s'opposaient dès l'origine, si j'en juge par certaines lettres de jeunesse ¹ où Laprade attaquait *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* comme quelque chose d'*antihistorique*, *antisocial*, *anti-religieux*, où il reprochait à Hugo de pratiquer l'art pour l'art, où il déplorait le vide de son discours académique. A cela s'étaient sans doute ajoutés tels griefs individuels, puis une évolution politique inverse chez les deux hommes à partir de 1848, Laprade s'écartant de la République à mesure que Victor Hugo s'en rapprochait. Ils avaient une passion commune : leur haine du Second Empire. Cette haine, qui lia le poète catholique et légitimiste à d'autres républicains, ne l'unit en aucune manière à l'auteur des *Châtiments*, tant était irrémédiable leur divorce. Lorsqu'en 1858 le professeur de Faculté rêvait de satires à la Juvénal, que disait-il ? « A cette poésie, Hugo a donné le style, mais ce n'est pas lui qui pourra lui donner la raison et la vérité morale » ². Langage assez modéré encore. Après les *Chansons des rues et des bois*, durant l'automne de 1865, ses paroles perdirent toute retenue : quel dommage que le bonapartiste de la Monarchie de Juillet n'eût point persévéré dans son culte ! Laprade l'en aurait mieux

1. *Victor de Laprade. L'homme. Son œuvre poétique* (ch. II, *passim.*, p. 69, p. 72-73, p. 75). On trouvera au ch. V, p. 195, l'opinion de Hugo sur *Psyché* et, p. 193-194, n. 2, le jugement de Laprade sur le discours de réception de Hugo à l'Académie.

2. P. 49, l. du 28 décembre 1858.

détesté : « C'est par hasard que lui est échue la grandeur de la résistance. Il était digne du Sénat, et non pas de l'exil, et en lisant ses derniers volumes j'ai souvent regretté de ne pas le voir au Luxembourg afin de pouvoir dire tout haut mon avis sur toutes ces monstruosité^s »¹. Et une semaine s'était à peine écoulée qu'il récidivait². Pourtant, parmi ces violences presque fanatiques, des impressions littéraires se glissaient, clairvoyantes et délicates. Est-ce que le recueil des *Chansons* n'a pas été justement défini dans cette phrase : « C'est très brillant et très sec, très sonore et très vide ; l'éternel cliquetis d'antithèses, le ciel entier mis en mouvement pour soulever le cotillon de Jeanne »³? Et le connaisseur ne pouvait s'empêcher d'admirer *le doigté merveilleux d'un grand artiste* et d'avouer en concluant : « Avec tout son orgueil, toute sa folie et toute sa bêtise, a du génie. Et d'ailleurs on ne réussit pas facilement à gâter le soleil, les arbres, les fleurs, les oiseaux, même en leur présentant un miroir boursoufflé et de forme baroque »⁴. M. l'abbé Séchaud aurait pu facilement confronter ces jugements rigoureux sur Victor Hugo à ceux que nous rencontrons dans les lettres, contemporaines ou postérieures, de Baudelaire, de Mérimée, de Taine, tous si différents de Laprade et si différents entre eux. Mais cette idée d'associer le génie et l'inintelligence

1. *Loc. cit.*, p. 103.

2. *Loc. cit.* p. 105.

3. P. 104.

3. P. 106.

n'était pas neuve, elle remontait au XVIII^e siècle, où déjà le philosophe Duclos avait coutume de s'écrier : « Bête comme un génie ». Ce qui lui attira une riposte, toujours valable, de Lebrun, le poète des *Epigrammes* : « Duclos n'eut point cette bêtise-là ». — Dans la correspondance avec Alexandre, Michelet a été mieux traité que Victor Hugo, sans que l'estime pour son caractère inébranlable ¹, la sympathie pour sa sincérité, sa droiture, la candeur même de ses haines et de ses férociétés, l'admiration pour ce don de vie grâce auquel il passionne tout ², aient fermé les regards de Laprade aux *vapeurs malsaines* qui *obscurcissent souvent cette ingénieuse perspicacité*. Une formule brève enferme tout l'essentiel : « Comme la raison s'absente souvent de cette imagination magnifique ! » ³.

Mais que pensait le poète des jeunes écrivains d'alors ? Emile Augier ne le préoccupe que pour son *Fils de Giboyer*, pièce sociale et politique, autour de laquelle bataillent les partis et Laprade lui-même ⁴ ; Taine n'est nommé qu'une fois, à cause de sa *Littérature anglaise*, lue avec plaisir et profit ; mais le point de vue anti-bonapartiste compromet la sérénité de l'appréciation : il paraît que la philosophie de l'historien « prépare de dociles esclaves à Tibère et à Caligula » ⁵. Le roman

1. P. 84 (l. du 13 novembre 1863).

2. P. 118 (l. du 6 octobre 1866).

3. *Loc. cit.* p. 84.

4. P. 71-72 (l. du 6 janvier 1863).

5. P. 87 (l. du 18 janvier 1865).

carthaginois de Flaubert est rattaché, lui aussi, à cette tristesse générale de l'époque : « Comme tout s'assombrit de plus en plus ! Je comprends qu'on se jette dans l'archéologie avec l'auteur de *Salammbô*, mais j'avoue que je cherche un autre asile » ¹. Et ce n'est pas « sans ennui et sans dégoût » qu'il arrive au bout de sa lecture : *très grand talent déplorablement appliqué*, voilà son verdict ². Ici encore l'opinion de Mérimée, sénateur de Napoléon III, pouvait figurer à côté de la sienne : Mérimée plaisante davantage, mais il est presque du même avis. Et, au fond, est-ce que Laprade se trouve, sur ce point, en désaccord avec son vieil ennemi Sainte-Beuve ? — C'était également le temps où *la Vie de Jésus* faisait scandale. Lors de l'Exposition Universelle de 1855, Renan, qui, pas plus que lui, n'admirait éperdûment la civilisation industrielle du siècle, l'avait charmé par son libéralisme et par sa hauteur d'esprit ³. Huit ans après, comment Laprade allait-il se prononcer sur l'ouvrage qui avait suscité tant de tempêtes ? Ses réactions sont curieuses à observer. Tout d'abord, il a peur d'être partial, étant catholique, et il croit être indécis. Puis il conteste la qualité littéraire et philosophique du livre ; le portrait de Jésus lui paraît mesquin et d'un contour hésitant ; c'est un « Christ d'opéra-comique » ⁴, et le langage de l'auteur, qui continue à

1. P. 71 (l. du 22 décembre 1862).

2. P. 73 (lettre citée).

3. P. 18 (l. du 21 décembre 1855).

4. *Loc. cit.* p. 84.

employer les mots chrétiens de *Dieu* et d'*âme*, mais dans un sens particulier, est si volontairement ambigu que les accusations de mensonge, d'hypocrisie et de jésuitisme terminent le morceau ¹. Nous voilà rassurés sur l'indécision de Laprade ! Au mois de novembre de la même année, il s'avança davantage, en incriminant le caractère du *protégé de César* et en prophétisant, à travers des souvenirs d'antiquité romaine, que Renan serait un jour sénateur de l'Empire, « peut-être pas sous Auguste, à cause de Livie, mais sous Tibère... » ² : or Renan ne fut jamais sénateur d'Auguste, et Tibère ne vint jamais. Mais laissons ces prédictions amères et n'oublions pas que, pour des raisons partiellement analogues à celles du poète, quelques amis mêmes de l'historien critiquèrent le premier volume des *Origines du Christianisme* : Berthelot et Taine l'avaient dissuadé de s'embarquer dans cette tentative à tous égards périlleuse, et Flaubert ne fut pas enthousiasmé autant que le grand public. Tous ces rapprochements, et plusieurs autres, auraient-ils été déplacés, sinon au bas des pages, du moins au cours de l'*Introduction* ? Le pessimisme qui aigrit les jugements sur Renan, sur Flaubert, sur Taine, se mêle à ce que Victor de Laprade écrit des nouveaux poètes. Les *Sonnets humoristiques* de Soulary ? Oui, sans doute, ils sont parfois exquis ³ ; mais la

1. P. 78-79 (l. du 14 août 1863).

2. P. 83-84.

3. P. 44 (l. du 26 juillet 1858). A propos de Soulary, je signale les lettres de 1856 (p. 27-31) et celle du 9 janvier 1857 (p. 32), rela-

richesse des couleurs, l'habileté des doigts ne valent pas le *souffle venu de l'âme*. Et ce regret, il l'étend à tout le « clan des bohêmes et des ciseleurs »¹. Charles Alexandre, le comte du Pontavice, le Lyonnais Louis Rimbaud composent des vers qui l'émeuvent bien davantage ! Mais quels sont ceux que le succès favorise ? Jamais poète n'a plus cruellement ressenti, plus constamment exprimé l'horreur de respirer dans une société, dans une ville, dans un milieu qui l'asphyxient.

Là est l'unité de cette correspondance qui nous semblerait monotone si la forme donnée aux lamentations n'avait pas quelque diversité. Pendant les premières années de l'Empire, les servitudes de l'enseignement, quoique récentes pour lui et d'autant moins lourdes, garrottent le poète qui soupire après sa libération et qui songe à demander un congé. Quand arrive le mois d'août, il se sent écrasé par le fardeau du baccalauréat : « épreuve que l'on rend de jour en jour plus mécanique et qui impose à notre jeunesse un système d'études oppressif de l'imagination et du cœur et qui ne fait fonctionner que la mémoire ». Le professeur, comme les candidats, doit se transformer *en machine*, et il sort des salles d'examen « abruti et presque infailliblement malade »². Cette peine est accrue par la souffrance phy-

tives à un sonnet intitulé *l'Album* et à une accusation possible de plagiat, soit de Soulayry par Lamartine, soit de Lamartine par Soulayry. La question n'a pas été tirée au clair par l'éditeur.

1. P. 69 (l. du 23 octobre 1862). Cf. p. 88 (l. du 23 février 1865).

2. P. 6 (l. du 6 août 1854).

sique, opiniâtre et cuisante ¹, par le sentiment douloureux de sa solitude d'esprit ² : autour de lui, la poésie provoque bien des réflexions ironiques ; avec ses éternels brouillards et sa morne atmosphère spirituelle, le milieu lyonnais l'étouffe : « C'est la terre classique de la bêtise et de l'ingratitude bourgeoise », une *Béotie* ; « il y a beaucoup de gens à Lyon qui cessent immédiatement d'être de votre avis quand cette conformité de sentiments doit se traduire par une pièce de vingt francs » ³. De plus, on n'ignore pas que Laprade est fort peu impérialiste, et l'impérialisme s'épanouit partout. Ce catholique déclare *indigne* l'attitude du Clergé devant Napoléon III et il ne croit pas qu'elle s'améliore ⁴. Cet homme du XIX^e siècle est dégoûté des progrès de l'industrie. Ce fonctionnaire exècre le despotisme sans aimer les adversaires républicains du régime ⁵. Bref, il a l'horreur de son temps, et nulle espérance ne le porte vers l'avenir. A mesure que se resserre son amitié avec Alexandre, Laprade devient plus dur — ou plus franc — dans l'expression d'un mécontentement universel que ne consolent ni sa propre littérature, ni la littérature des autres. J'aperçois un paroxysme dans cette fureur continue : c'est à l'époque de la guerre d'Italie et en 1861 ; aussi la révocation dont il fut frappé à la fin de

1. P. 15, p. 17, etc. (1855).

2. P. 7 (l. du 16 décembre 1854).

3. P. 21 (l. du 24 janvier 1856), p. 23 et 24 (l. du 11 février 1856).

4. P. 12 (l. du 8 janvier 1855).

5. P. 33-34 (l. du 9 janvier 1857).

cette année le soulagea, le renouvela, le vivifia ¹. Effet non durable : dès le mois d'août 1862, malgré son ardeur belliqueuse de poète satirique nouveau-né, sa confiance était atteinte, et le découragement retombait pesamment sur lui pendant l'automne, pour ne plus cesser jusqu'à l'Empire libéral. Alors une petite lueur isolée éclaira la lettre du 30 janvier 1870 : « J'espère un peu », écrivit-il à son ami. Mais cet espoir incertain que le développement du libéralisme rendrait bientôt César inutile et que le Deux-Décembre ferait prochainement ses malles pour un séjour définitif à l'étranger était combattu par la peur que lui inspiraient des démocrates tels que Rochefort et Raspail. Puis la guerre, la République et la Commune le jetèrent dans la colère la plus frénétique — véritable cinquième acte de ses lettres à Charles Alexandre, explosion d'une âme âprement hostile au monde qui l'entourait. De cette hostilité irréductible, nous prenons conscience quand nous regardons le portrait de Victor de Laprade, conservé à la Faculté des Lettres, ou la photographie reproduite dans la thèse principale de M. Séchaud, avant le chapitre VIII ; il y a, de part et d'autre, un pli des lèvres et une sévérité des yeux qui ne trompent pas. Mais, lorsque nous avons lu la correspondance récemment éditée, nous concevons mieux pour quelles causes le visage du poète lyonnais est empreint de cette grave tristesse : Victor Hugo, dans l'exil, fut moins uniformément tendu que La-

1. P. 59-60 (l. de fin décembre 1861).

prade demeuré en France, moins profondément pessimiste, moins intimement désolé.

II

L'étude générale dont celui-ci vient d'être l'objet, si ample qu'elle paraisse, ne l'embrasse pas tout entier ; pour peser équitablement le mérite de cet ouvrage, il faut que le titre exact en soit bien présent à nos esprits. Il est intitulé, non pas *la Vie et l'Œuvre de Victor de Laprade*, mais *Victor de Laprade. L'homme. Son œuvre poétique*. Ainsi les livres en prose de l'écrivain, ses théories esthétiques sont en dehors des recherches de M. Séchaud, parce qu'ils ont une importance littéraire bien inférieure à celle des poèmes ; ainsi la biographie proprement dite, avec toutes ses particularités, est omise, parce qu'après les travaux de Biré, de Condamin, de Latreille — surtout de Biré —, on ne pouvait pas songer à la refaire. Restait à tenter un double effort : l'un d'approfondissement psychologique (c'est ce que traduit le sous-titre *l'Homme*), l'autre d'analyse critique plus poussée et plus nuancée (c'est ce que signifie le second sous-titre).

Pour tenter cet effort, l'auteur disposait de ressources que ses prédécesseurs n'avaient pas trouvées aussi abondantes : les manuscrits du poète et du professeur ; les lettres qu'il avait, soit adressées, soit reçues, depuis sa jeunesse jusqu'à ses derniers jours. Avec la plus large générosité, les descendants de Victor de Laprade ont

invité M. l'abbé Séchaud à puiser dans les archives du manoir forézien où leur père et grand-père s'était souvent retiré après 1870. Et l'auteur ne s'est pas contenté de ces richesses, il a obtenu communication des lettres à Auguste Genin, à Saint-René Taillandier, à Edmond Biré, à d'autres encore. Il a fouillé dans les vieilles collections de journaux et de revues, soit de Paris, soit de province, pour en exhumer quelques articles consacrés à Laprade ; il a comparé entre elles les différentes éditions des poésies pour noter les corrections intéressantes. De cette chasse poursuivie pendant sept ans le chercheur est revenu avec une masse de renseignements qui ne semble pas l'avoir surchargé, car il a l'esprit clair et méthodique, et qu'il n'a pas toute versée dans sa thèse, car des sacrifices sont parfois nécessaires. Une bibliographie riche et nettement classée prouve l'étendue et la précision de ses enquêtes ; on a regretté qu'un index ne vînt pas, comme dans la thèse complémentaire, aider tous ceux qui lisent par métier, et non pas seulement par plaisir. A ceux-là, les sommaires détaillés de chaque chapitre rendront un service certain, sans remplacer l'index absent ; toutefois, comme l'existence du poète ne fut pas très agitée, ni le nombre des hommes qu'il fréquenta très élevé, l'inconvénient paraîtra moindre qu'il ne le serait dans un autre ouvrage.

M. Séchaud a conçu le sien sous la forme d'une étude littéraire engagée dans une sorte de biographie psychologique où les événements extérieurs comptent moins

que les sentiments profonds qui donnent naissance à la poésie. Combinaison fort intelligible ; mais l'exécution n'allait pas sans quelques difficultés. Les deux éléments alternent, et le premier prédomine : par exemple, le chapitre sur *la Jeunesse de Laprade* précède l'examen de ses *Premiers essais poétiques*, de *Psyché*, des *Odes et Poèmes*, et le titre du chapitre V : *des Odes et Poèmes aux Poèmes évangéliques* laisse entendre que tout un mouvement silencieux a préparé le changement apparent dans le deuxième recueil et dans ceux qui suivirent ; plus loin, le chapitre VIII sur *Victor de Laprade et le Second Empire* nous introduit à la connaissance des satires et de *Pernette* ; enfin le dernier chapitre présente le vieillard, tantôt exaspéré, tantôt apaisé, en même temps que le poète du *Livre des Adieux*. Mais c'est là un aperçu quelque peu simplifié : inévitablement, jusque dans les chapitres littéraires, l'homme se dessine encore çà et là, puisque les divisions selon lesquelles nous essayons d'ordonner la réalité complexe et confuse ne sont jamais des séparations absolues. Cet arrangement, qui a pour base la chronologie, l'emporte en vérité vivante sur la construction logique qui eût été préférée autrefois : d'un côté, l'âme de l'écrivain saisie à travers ses expériences successives ; de l'autre, les œuvres qu'on aurait fait entrer dans des compartiments distincts : poésie philosophique, poésie de la nature, poésie chrétienne, épopée rustique, satire, inspiration nationale et familiale, ou dans les cadres, encore plus traditionnels, des grands genres. Autre avantage : l'ex-

posé, grâce à l'alternance de la psychologie et de la critique, a plus de variété, donc plus d'attrait. Est-ce à dire que tous les obstacles de cette sorte aient été franchis ou tournés ? Mieux que personne, l'auteur d'un ouvrage étendu doit être convaincu que l'art de composer est l'art de choisir entre plusieurs risques ; quelque parti qu'il adopte, ce parti a des dangers. Pouvait-on aisément, après les chapitres littéraires, reprendre le fil de la biographie psychologique ? En abordant le chapitre VIII qui succède à l'analyse des *Poèmes évangéliques* et des *Symphonies*, M. Séchaud a montré quelque embarras ; il semble alors répéter ce que nous avons vu dans les dernières pages du chapitre V dont le caractère est analogue. Mais ailleurs il a résolu avec élégance le petit problème que posaient les faits. Les *Poèmes civiques* ayant été partiellement insérés dans le *Correspondant* sous le règne de Napoléon III, mais n'ayant été rassemblés en volume que sous la Troisième République, où convenait-il d'en parler ? M. Séchaud a pensé — quoi de plus sage ? — qu'il devait les étudier au chapitre IX, puisque le Second Empire les avait provoqués, mais qu'il devait aussi indiquer dans le chapitre XI, intitulé *Dernières œuvres poétiques*, leur publication tardive, postérieure à la guerre de 1870.

Il éclaircit la psychologie du poète au moyen de ses lettres amicales, plus curieuses durant la période d'effervescence et de formation que pendant la maturité et la vieillesse. Peut-être désirerait-on que les extraits

nombreux et attachants qui nous sont offerts fussent interprétés davantage. Si M. Séchaud ne manque nullement de sympathie pour Victor de Laprade, il n'a pas ranimé, me semble-t-il, avec une chaleur assez intime, ou avec une pénétration assez vigoureuse, l'histoire de cette conscience à la fois changeante et immuable, une et diverse. Une en son fond, diverse par ses manifestations extérieures : plusieurs crises, en effet, ont troublé l'âme essentiellement religieuse du poète, jusqu'à ce que la foi catholique et légitimiste, reçue par l'hérédité et transmise par l'éducation, s'y soit établie à demeure. A peine effleuré, après 1830, par le Saint-Simonisme dont il ne méconnaît pas les aspects séduisants, mais qui lui déplaît parce qu'il est adapté à une société industrielle et lié à une philosophie sensualiste, Laprade, dans l'incertitude doctrinale qui le gagne, s'accroche aux idées de Lamennais : *Dieu et Liberté*, et veut orienter la poésie vers la prédication de la démocratie chrétienne. Seulement cet appui, au bout de quelques années, se dérobe, et il tombe dans une anarchie intellectuelle qu'aggravent deux passions violentes, l'une pour une actrice d'Aix-en-Provence, l'autre pour une femme mariée de Lyon ; il en arrive à mépriser cet art social qui naguère l'exaltait. Crise passagère : sous l'influence de Ballanche, de Quinet, de son ami Tisseur, il va élaborer une poésie philosophique qui cherche des symboles, ou dans certains épisodes de l'Évangile, comme *les Parfums de Madeleine* et *la Colère de Jésus*, ou dans les légendes de l'antiquité grecque (*Psyché, Eleusis*)

rapprochées des dogmes chrétiens, sans repousser ni un sentiment quasi panthéiste de la nature, ni les aspirations humanitaires du temps. Même au cours de cette période, la pensée plus hardie de Laprade a besoin des formes que lui prête la religion de son enfance et d'une partie des enseignements dont elle l'a nourri. A cette religion une nouvelle crise le ramène, celle de 1848, où le déchirement d'une rupture sentimentale vient se joindre aux désillusions du citoyen, aux pressions de la famille et de l'amitié, pour le détacher de ce qu'il crut pendant une dizaine d'années : les derniers en date des *Poèmes évangéliques* attestent la transformation décisive. Enfin, dès le coup d'Etat, mais plus encore à partir de la campagne d'Italie, le gouvernement de Napoléon III soulève dans sa conscience un débat qui, d'abord ajourné, aboutit à l'hostilité ouverte : la libération, commencée par quelques poèmes grondeurs, favorisée par son élection à l'Académie, s'achève, après la destitution, par une suite de satires. Désormais, légitimiste et catholique, il ne bouge plus ; mais, les malédictions qu'il a, jusque dans *Pernette*, lancées contre l'Empire ne suffisant pas à le calmer, l'écrivain conservera des réserves de fureur contre la France anticléricale et républicaine, autre incarnation de ce monde moderne qu'il hait. Parmi tous les changements que j'ai résumés d'après M. Séchaud, l'obsession métaphysique ne s'est jamais démentie, la méditation de Dieu n'a jamais été suspendue, et ce Dieu, que le poète conçoit différemment suivant les époques, n'a jamais cessé de se révéler

à lui par l'intermédiaire de l'univers visible : jeune homme ou vieillard, Laprade célèbre le culte de la Montagne et de la Forêt avec la même sincérité profonde, avec la même majesté sacerdotale. Sans l'ouvrage de M. Séchaud, cette esquisse aurait été impossible ; mais le portrait psychologique qu'il a lui-même tracé aurait pu être plus précis, plus nuancé, plus fort. Deux causes expliquent probablement ce résultat incomplet : l'insuffisance, tantôt de l'analyse, tantôt de la synthèse, et la fréquente grisaille d'un style qui a plus de facilité claire et courante que d'exactitude ajustée et de vigueur amassée.

L'étude littéraire est écrite d'une façon généralement nette et ferme, parfois délicate quand elle s'applique à une pièce délicate comme *le Faune* ¹, parfois négligée et languissante quand elle s'applique à des œuvres que le critique n'aime pas, notamment aux *Poèmes civiques*, dont il nous donne un abrégé très consciencieux, mais assez gauche et trivial, en une huitaine de pages ². La valeur de la forme est donc souvent proportionnelle à l'intérêt que M. l'abbé Séchaud prend aux idées qu'il exprime. Et ces idées, les rares lettrés qui ont lu tous les recueils poétiques de Victor de Laprade les jugeront mesurées et raisonnables : il leur semblera que l'auteur a bien discerné en gros ce qui, chez le poète, garde quelque prix et ce qui, aujourd'hui, est entièrement

1. P. 472-474.

2. P. 357-365.

mort, qu'en fixant la chronologie assez variée des pièces qui composent un unique recueil, il les a mis à portée d'accompagner plus fidèlement la pensée créatrice dans ses métamorphoses et qu'en déterminant les sources de cette pensée, il leur a fait mieux définir sa relative originalité. Ce genre de travail qui consiste à dater des poèmes et à en découvrir les sources a été spécialement fructueux, d'une part, pour les *Poèmes évangéliques* dont le contenu se modifia selon les modifications de l'âme de l'écrivain, d'autre part pour *Psyché* où Laprade traita à son tour la question que, durant la première moitié du XIX^e siècle et même au delà, tant d'esprits — Lamartine, Vigny, Hugo, Ballanche, Quinet — se sont anxieusement adressée, celle de l'existence, éternelle ou conditionnelle, du Mal ; mais, un peu partout, à propos des *Odes et Poèmes*, des *Symphonies* et des *Idylles héroïques*, du *Livre d'un père* et de *Varia*, il nous a épargné ces inductions erronées, ces conclusions téméraires qui sont fondées sur une connaissance inexacte ou superficielle des faits. Il y a plus : les ressemblances apparentes ne l'égarent pas. Entre le sentiment de la nature reflété par les *Odes et Poèmes* et celui que traduisent les *Symphonies* il démêle les différences qui, dans la largeur habituelle du langage, ne frapperaient pas des regards trop prompts : le premier est baigné de panthéisme et mêlé çà et là des vues humanitaires ; le second dépend de l'affirmation du Dieu chrétien et de l'homme créé à son image. Pourtant, si juste qu'elle soit, la distinction qu'il a énoncée n'enchaîne

pas la liberté de M. Séchaud ; quand, dans les *Voix du silence*, se rencontre le morceau qui porte le titre de *Silva nova*, au lieu de le rattacher, coûte que coûte, à la seconde forme du sentiment de la nature chez Laprade, comme la date de la rédaction et l'idée déjà développée pourraient l'y pousser, il observe en ces vers un recommencement, renouveau de l'inspiration plus ancienne, prolongement, inattendu alors, du *Poème de l'Arbre*, et c'est pour lui le signe que l'instinct fondamental a reparu, plus impérieux que l'intelligence et la volonté du penseur ¹.

Tout le long de la route, et quand, son voyage terminé, le guide, tournant la tête, remet sous nos yeux les principaux aspects des pays qu'il a parcourus, un portrait littéraire se construit qui semble très véridique, mais dont les contours ne sont pas assez accusés. Cela tient quelquefois à la rapidité du dessin : le chapitre sur les *Poèmes évangéliques* caractérise un peu sommairement l'art de Laprade ; or la tentative n'était pas usée et réclamait un examen serré des procédés de l'artiste. Cela tient aussi à la légèreté des comparaisons ébauchées entre le poète et ses illustres devanciers ; or les comparaisons, si on les conduit avec patience, finissent par circonscrire, par isoler le talent individuel en le dégageant des réminiscences et des emprunts avérés qui l'environnent. M. Séchaud, qui a bien vu l'utilité de ces recherches, s'est contenté trop vite ;

1. P. 390-391.

plus obstiné, il aurait multiplié les sondages et serait parvenu à de solides constatations qui, limitant sans le détruire le mérite original de l'écrivain, expliquent sa réputation restreinte. A l'en croire, Laprade satirique s'oppose à Victor Hugo auteur des *Châtiments*¹ : n'aurait-il pas oublié la phrase que j'ai citée plus haut, hommage rendu au style de ces poèmes ? De fait, le style de *Tribuns et courtisans* ou des *Poèmes civiques* s'efforce de ressembler à celui des *Châtiments*, de même que jadis celui de *la Colère de Jésus* rappelait les *Iambes* d'André Chénier et d'Auguste Barbier². Si Laprade doit à Barbier, son ami, l'idée d'une satire violente qui flétrit les bassesses contemporaines, mais qui, presque toujours, évite les noms propres et les personnalités offensantes, il emprunta à Victor Hugo, comme lui³ grand admirateur de Juvénal, quelques moyens esthétiques qui lui ont paru de bonne prise : vulgarités expressives avoisinant des termes relevés ; rimes riches ou, du moins, imprévues. Molière et Boileau reviennent à notre mémoire lorsque nous lisons certains développements réguliers et d'une copieuse verve bourgeoise ; mais nous n'entendons plus leur voix, nous entendons celle de Hugo quand passe ce vers des *Poèmes civiques*, cité par M. Séchaud⁴. « Un souffle emportera baraque et saltimbanque ». N'est-ce pas là un souvenir direct

1. P. 366-368.

2. Remarque de M. Séchaud (p. 67).

3. Cf. *Essais de critique idéaliste (Juvénal et la haute satire)*.

4. P. 365 (*Aux démolisseurs*).

et une combinaison personnelle de deux passages des *Châtiments*, l'un tiré de l'*Expiation* :

Devant cette *baraque*, abject et vil bazar,
Où Mandrin mal lavé *se déguise en César*,
Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
Toi, spectre impérial, *tu bats la grosse caisse*.

l'autre tiré de *Lux* :

Aquilon ! Aquilon ! qui viens battre nos portes,
Oh ! dis-nous, si c'est toi, *souffle qui les emportes*,
Où les as-tu jetés ?

Voici encore, dans un distique relatif à Jules César ¹, la manière volontairement triviale et paradoxale du maître :

Il était de son temps, soyez juste ! Après ça,
Voulez-vous qu'il fit maigre et qu'il se confessât ?

Nous avons mieux, cette tirade : ²

Nous, voisin, cultivons désormais nos bedaines ;
Un peu de temps nous reste encor pour les fredaines ;
Nous avons fait tous deux notre petit butin,
Profitons de l'Été de notre Saint-Martin...
Au fait, tout est sauvé, propriété, famille ;
Ton fils est sous-préfet, j'ai marié ma fille ;
Déserte, pour ce soir, ton nid, vieil aleyon !
C'est fait... allons souper avec Trimalcion.

Sans doute les alexandrins y sont attelés trop souvent deux à deux, les métaphores y fleurissent moins ; mais le mouvement général du passage, l'abondance des

1. *Poèmes civiques*, éd. Didier, 1873 (p. 127).

2. *Poèmes civiques* (p. 146-147).

termes populaires, l'opulence comique des rimes finales : *Alcyon*, *Trimalcion*, reproduisent l'allure et les procédés de plusieurs morceaux d'*Apothéose*, d'*Eblouissements*, d'*Un bon bourgeois dans sa maison*, du *Parti du Crime*. Laprade se hasarde même jusqu'à la rime-calembour¹ :

Des biens du condamné, terres et capitaux,
Cinq millions seront donnés à Capito.

Cette fois, Hugo se serait récusé : plus conservateur en matière de versification, il n'admettait pas qu'on fit rimer un singulier et un pluriel. J'ajouterais aisément beaucoup d'autres exemples qui permettraient de prouver que l'originalité de Victor de Laprade, poète satirique, est faible, si l'on considère la langue de ses satires. Il se distingue surtout de son devancier récent par une amertume plus noire et plus universelle, par l'absence de tout lyrisme prophétique, par une véhémence à retardement (sa lutte contre l'Empire n'a guère commencé que vers 1860), bref par des caractères qui ne peuvent pas exciter l'enthousiasme. De son vivant, des amis même s'en rendaient compte ; aujourd'hui cette partie de son œuvre est absolument oubliée.

Etendons cette méthode aux autres poèmes de Laprade ; demandons-nous si les écrivains qu'il a le plus admirés, ceux dont il a parlé le plus chaleureusement dans sa correspondance et dans ses livres de critique, n'ont pas agi sur lui d'une façon très évidente. M. Sé-

1. *Tribuns et courtisans*, éd. Lemerre, 1875, p. 77 (*le Procès de Thraséas*).

chaud remarque, en maints endroits ¹, que l'on retrouve chez le poète quelques souvenirs d'André Chénier et de Lamartine. Rien n'est plus exact ; mais la nature de ces souvenirs n'a pas été précisée autant qu'il l'aurait fallu. Chaque fois que Laprade choisit ses sujets parmi l'antiquité grecque, c'est André Chénier qui, de temps en temps, l'assiste : voyez dans *Eleusis*, des *Odes et Poèmes*, la description du vase qui orne le sanctuaire, et vous songerez à *l'Aveugle* ; voyez dans les *Symphonies* la pièce des *Deux Muses*, et vous y reconnaîtrez sans peine plusieurs vers du même poème. Ici l'imitation est tellement flagrante qu'on doit la tenir pour systématique. L'Aveugle qui, chez Laprade, préside au concours des deux bergers, répète comme un écho ce qu'avait dit son prédécesseur :

Démêlant de vos voix l'harmonieuse trame,
Déjà, dans votre accent, j'ai lu toute votre âme.
Vous êtes doux et fiers ; et puisque vous chantez,
Enfants, vous honorez les dieux et respectez
Les vieillards qu'on méprise en ces jours de délire ²...

De son côté, Lamartine auquel il fut très fidèlement attaché a laissé d'aussi sensibles et de plus nombreuses empreintes dans quelques-uns de ses recueils. Non seulement l'auteur de *la Chute d'un Ange* l'encourageait à imaginer tels épisodes de *Psyché* ; non seulement celui de *Jocelyn* pouvait lui suggérer l'idée d'une œuvre telle que *Pernette* ; non seulement celui des *Harmonies* l'avait

1. P. 67, 116, 117, 137, 139, 149, 174, 235, 286, etc.

2. Cf. Chénier, éd. Dimoff, t. I, p. 67-68.

préparé à cet ample lyrisme qui chante infatigablement la Nature et Dieu, mais, chez Laprade, les réminiscences lamartiniennes très particulières ne sont pas rares. Le laboureur auvergnat des *Symphonies*¹ est le frère littéraire du laboureur savoyard de *Jocelyn* (*Neuvième époque*) : tous deux sont jeunes et beaux ; tous deux habitent la montagne.

Sur les âpres sentiers du coteau basaltique,
J'entends crier le char de la Cérés antique...
Sur le timon de frêne, un jeune bouvier celte,
L'aiguillon à la main, se dresse fier et svelte...

Quoi qu'en ait dit M. Séchaud², le *Poème de l'Arbre*, au livre II des *Odes et Poèmes*, accueille quelques détails concrets que renfermait la célèbre Harmonie, le *Chêne* :

Adieu les troncs divins qu'un peuple immense habite,
Les abeilles de l'homme et les oiseaux du ciel,
Tours que le vent balance et dont le flanc palpite...

Abeilles, oiseaux, peuple immense, tours balancées par le vent, est-ce que tout cela ne figurait pas déjà chez Lamartine ? J'ai noté encore dans les *Odes et Poèmes* un morceau, *la Coupe*, où s'est introduite la métaphore finale du *Toast des Recueils*³ :

A ceux donc qui sont morts, soldats ou capitaines,
Pour un bonheur promis à des races lointaines,
Ce calice doit rendre un hommage éternel ;

1. *Les Taureaux*, p. 189 et sq. de l'édition de 1862, chez Michel Lévy.

2. P. 159.

3. La strophe du *Toast* se termine ainsi :

Oui, buvons ; et passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,

Qu'il fasse, amis, le tour de la cité des hommes,
Et qu'enchaînés de cœur, comme ici nous le sommes,
Tous boivent à la ronde un nectar fraternel.

J'ai noté dans les *Poèmes civiques* la pièce qui porte ce titre : *la Liberté*, et où l'élan oratoire, la pensée morale et un alexandrin-maxime proviennent de la *Réponse à Némésis*. Les deux textes, pour plus de clarté, vont être placés en regard l'un de l'autre ; on observera que le second en date développe notablement le premier.

Lamartine, *Réponse à Némésis*

La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme:
Choisis, des fers ou de la mort.

Laprade, *la Liberté*

Non, non, la liberté naquit le jour suprême
Où la raison sur l'âme assura son pouvoir,
Où l'homme en ses désirs sut se vaincre lui-même
Et connut le saint nom des lois et du devoir ;

Où le premier martyr tomba seul et dans l'ombre,
Où le premier vaincu s'affranchit par la mort,
Le jour où la sagesse a triomphé du nombre,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort.

Qu'on ne se méprenne pas sur la signification de ces rapprochements : je n'accuse pas Laprade de plagiat ; je

Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel.

Mais les deux premiers vers de Laprade rappellent invinciblement le début d'*Oceano Nox* avec ses rimes identiques :

O combien de marins, combien de *capitaines*,
Qui sont partis joyeux pour des courses *lointaines*...

veux montrer à quel point son cerveau, rempli des expressions d'un maître bien-aimé, était médiocre inventeur de formes, et par là expliquer l'état présent de sa renommée poétique. Débiteur principal de Lamartine, il le fut aussi, mais beaucoup moins communément, de Musset ou de Vigny. Une mémoire trop docile a fait entrer dans *Eleusis*, dont la conception n'était pas banale, une période qui nous semble sortie du monologue de Frank, au quatrième acte de *la Coupe et les lèvres*, et de l'invective contre les analyseurs :

Quand vous aurez levé tous les voiles secrets
Des flancs de la nature avec art déchirés,
Quand vos doigts toucheront les germes de la vie,
Que du ventre au tombeau votre œil l'aura suivie,
Que le monde en débris vous aura laissé voir
Les intimes ressorts qui le faisaient mouvoir,
Quand ton œuvre d'orgueil enfin sera complète,
Que nous restera-t-il, ô science ? un squelette !

Quant à Vigny, outre qu'*Eloa* a pu, par instants, influencer sur *Psyché*, quelques vers de ce poème — la fameuse comparaison du colibri : « Ainsi dans les forêts de la Louisiane » — ont vraisemblablement inspiré ce passage d'*Hermia* dans lequel, l'an dernier, M. Maurras ¹ croyait trouver l'origine de certains vers de Baudelaire (*A une Malabaraise*) :

Vous habitez, sans doute, en ces forêts plus chaudes,
Où le soleil revêt les oiseaux d'émeraudes,
Où les arbres géants constamment sont fleuris
De papillons nacrés et de verts colibris,

1. Cf. les *Amitiés forésiennes* d'août-septembre 1933 (numéro consacré à Victor de Laprade).

Et sur leurs troncs vêtus d'un réseau de lianes,
Ont, la nuit, des colliers d'insectes diaphanes.

Ici et là, colibris, forêts tropicales, lianes, émeraudes : cela ne supprime point, chez Laprade, toute originalité, car le sens des deux morceaux n'est pas le même, et la peinture, dans le second, offre des couleurs nouvelles ; aussi un doute subsiste-t-il. Mais quel doute pourrait subsister au sujet du *Poème évangélique* intitulé *la Tentation* où l'écrivain prête au Christ les sentiments et parfois les phrases de Moïse regrettant, dans le chef-d'œuvre du *Livre mystique*, l'écrasante solitude qui l'écarte de la foule humaine ?

O Verbe, dont la flamme habite dans ma cendre,
Chez un autre que moi ne pouviez-vous descendre ?..
Tout mortel à me voir me prendrait pour un frère,
Et, s'il m'appelle ainsi, sa bouche est téméraire ;
Lorsqu'au devant de moi je sens son cœur venir,
Je voudrais l'embrasser, et je dois le bénir !
Mon front doit se voiler devant un regard tendre...

Les exemples que j'ai groupés, confirmés par tous ceux qu'un chercheur plus minutieux ne manquerait pas d'y joindre, nous mèneraient, si je ne me trompe, aux deux propositions suivantes touchant le lyrisme de Victor de Laprade :

1. Le poète fut plus original dans la conception que dans l'exécution (celle-ci trop dominée par le souvenir de ses devanciers immédiats). De bonne heure, il avait tendu à cette impersonnalité qui, assure-t-on, définit les Parnassiens, et les agitations passionnelles de sa jeunesse ne se sont pas communiquées à son œuvre.

Il a, en composant le *Poème de l'Arbre* et d'autres pièces de même sorte, annoncé Leconte de Lisle, auteur de *Midi* et des poèmes analogues qui chantent la Nature éternelle où l'individu se fond. Il a, en composant *Eleusis*, *Sunium*, *les Argonautes*, présumé à plusieurs *Poèmes antiques* qui ne sont pas purement pittoresques, tels que *Vénus de Milo*, *Hypatie*, *Niobé*, *Khirôn*. Cela, M. Séchaud l'a fort bien senti, et des citations de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle lui-même sont venues renforcer l'idée ; mais sa conclusion aurait dû la développer davantage : un article de M. Jean Ducros¹ l'y invitait. Enfin peut-être Laprade a-t-il, par ses *Poèmes évangéliques*, insérés partiellement dans des revues, puis publiés en 1852, poussé Victor Hugo à écrire, dans *la Légende des siècles*, la *Première rencontre du Christ avec le tombeau*, dans *la Fin de Satan*, le second livre : *le Gibet*, et Leconte de Lisle à faire imprimer en 1858 un récit poétique de *la Passion*.

2. Il fut original surtout vers sa trentième année, quand il créa cette poésie du Monde végétal dont souriait un peu Augustin Thierry et qui affligeait Baudelaire : « Je ne croirai jamais, écrivait celui-ci à Desnoyers², que *l'âme des Dieux habite dans les plantes*, et quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement, et considérerais la mienne comme d'un

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1917 ; *le Retour de la poésie française à l'antiquité grecque au milieu du XIX^e siècle*. Cf. notamment p. 83-91.

2. *Lettres*, éd. du *Mercur de France*, 1906, p. 72-73 (date : 1855).

bien plus haut prix que celle des légumes sanctifiés ». Cette sanctification des légumes ou, pour parler sérieusement, cette exaltation de la beauté des arbres et de la Force toute-puissante qui les produit, voilà, en littérature, l'invention capitale de Laprade : ni Musset, ni Lamartine, ni Victor Hugo n'avaient eu le secret de ces quatrains spacieux, paisibles, réguliers, de ce majestueux balancement, de cette sereine philosophie naturaliste ; Leconte de Lisle, qui l'a possédé, ne s'est révélé qu'après lui.

Mais l'action intellectuelle du poète semble avoir épuisé son efficacité dès le début du Second Empire. Ayant voulu humaniser son lyrisme, comme le lui conseillaient les critiques, il entasse alors les *Symphonies* sur les *Poèmes évangéliques*, les *Idylles héroïques* sur les *Symphonies*, les *Voix du silence* sur les *Idylles héroïques*, mais nul renouvellement ne vient de là : intentions plus confuses, œuvres plus diffuses, et l'« humanité » cherchée ne s'accroît guère. Tandis que monte l'astre des Parnassiens, celui de Laprade, qui pourtant a contribué à sa naissance, décline visiblement. Ce ne sont pas les satires, postérieures aux *Châtiments*, qui le sauveront ; ni non plus *Pernette*, touchée et gâtée, elle aussi, par la satire du bonapartisme, car cette épopée régionale qui prétend rivaliser avec *Hermann et Dorothee* continue la série de *Jocelyn* et de *Mireille* et, ne paraissant rien inaugurer, laisse indifférents les jeunes poètes. Ce ne sera pas davantage le *Livre d'un père*, qui se heurte à la concurrence de *l'Art*

d'être grand-père de Victor Hugo. Donc la place de Laprade dans la littérature française se réduit à quelques années (de 1840 à 1850 environ) et à quelques œuvres : il a pu écrire par la suite, en particulier dans *le Livre des Adieux* qui date de sa vieillesse, d'aussi beaux vers que lorsqu'il avait trente ans, l'histoire de notre poésie au XIX^e siècle retiendra surtout ceux qu'il avait écrits sous le règne de Louis-Philippe. Destinée, somme toute, mélancolique que la sienne : le rayonnement de Leconte de Lisle a, en grande partie, absorbé son propre rayonnement ainsi limité par les circonstances. Pourquoi ? Parce que l'auteur des *Poèmes antiques* a moins produit ; parce que son hellénisme fut plus pittoresque (jusque dans l'orthographe des noms propres) et moins symbolique ; parce que la nature qu'il a chantée avait généralement le prestige de l'exotisme ; parce que la rudesse même des *Poèmes barbares* et des *Poèmes tragiques* séduisait davantage les imaginations modernes. Et cependant il y a d'incontestables ressemblances entre la première manière de Leconte de Lisle et celle de Victor de Laprade qui l'a précédée.

Telles sont les réflexions auxquelles peut induire l'ouvrage de M. l'abbé Séchaud, notamment la conclusion, intéressante, équitable, mais incomplète. Cette équité demeure une des qualités les plus constantes de l'auteur. On ne lui reprochera jamais de tomber dans les exagérations de panégyriste où tombèrent jadis Biré et Condamin, excusables du reste, car ils écrivaient aussitôt après la mort de Laprade : il avoue,

sans se faire prier, les défauts de l'artiste ; il ne voile pas les colères et les injustices de l'homme ; s'il n'indique que d'une main légère d'autres défaillances dont nulle existence n'est exempte, c'est que la connaissance de l'œuvre n'en serait point améliorée, le poète s'étant gardé de livrer son cœur au public, et que l'histoire littéraire doit être distinguée des commérages. Au bout de cinquante ans eût-il été digne de la mémoire du poète de le peindre plus beau qu'il ne fut ? M. Séchaud ne l'a point pensé, d'autant que Laprade lui-même se jugeait avec une grande franchise, n'atténuant ni ses compliments par fausse modestie, ni ses critiques par vanité. De là tant de traits véridiques sur lesquels j'ai dû appuyer, qu'il s'agisse du talent de l'écrivain ou de sa conscience individuelle. Quand, soit au sujet de *Psyché*, soit au sujet des *Poèmes évangéliques*, la question se pose de savoir quelles sont les idées religieuses de Laprade et de mesurer la distance qui les sépare de l'orthodoxie, l'auteur nous apporte une réponse prudente et soucieuse de la nuance exacte, également éloignée d'un rigorisme qui grossirait les dissidences et d'un optimisme qui les affaiblirait. Cet esprit de justice et ce goût très vif de la vérité humaine font beaucoup d'honneur à M. l'abbé Séchaud. Déjà notre regretté collègue Camille Latreille avait, pour les *Poèmes évangéliques*, renoncé à l'exégèse complaisante de Biré ; cet exemple n'a pas été perdu.

Lorsque nous fermons le volume, non seulement la physionomie morale et littéraire de Victor de Laprade

nous est bien connue, mais nous saisissons mieux le passage du Romantisme au Parnasse, et même nous entrevoyons dans une lumière nouvelle quelques figures ou quelques moments essentiels de la littérature du siècle dernier. Gustave Planche, le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, l'« éreinteur » de plusieurs grands hommes, que le poète a rencontré en Italie, revit et parle devant nous ¹, ou bien c'est Chateaubriand, vieillard enragé d'être vieux, mal résigné à sa mort inévitable, et qui gémit sur la mort de la poésie, de la gloire, de la liberté, de l'humanité, de la terre même, comme si l'univers entier devait être enseveli avec l'écrivain dans la tombe, déjà préparée, de Saint-Malo ². Ailleurs Laprade apprécie Lamennais, auquel il a rendu quelques visites ³, George Sand ⁴ et la princesse Belgiojoso ⁵. Le moment sur lequel l'ouvrage de M. Séchaud projette le plus de clarté est le lendemain poétique de 1830. Quand nous avons étudié les lettres qu'en 1834 Laprade écrivait à ses amis Guilibert et Cauvet, les aspirations intellectuelles de cette époque nous deviennent plus intelligibles, voire même plus sensibles. Voici une comparaison très clairvoyante, très pénétrante, de la part d'un jeune homme de vingt-deux ans, entre la poésie de Sainte-Beuve et celle de Lamartine ⁶ :

1. P. 201-204 (lettres du 18 février et du 13 mars 1845).
2. P. 196-197 (lettre du 19 janvier 1844).
3. P. 188-189 (l. du 22 décembre 1843 et du 15 janvier 1844).
4. P. 189-190 (l. du 29 janvier et du 5 février 1844).
5. P. 194-195 (l. du 16 octobre 1844).
6. P. 41-42 (l. à Guilibert du 12 août 1834).

« Avant d'avoir lu Sainte-Beuve, je ne connaissais point de poésie réellement intime. Lamartine, dans sa poésie individuelle, se renferme dans des idées bien intimes, sans doute, mais d'une intimité générale, humaine, sans petit détail qui particularise la situation et l'approprie à celui qui la décrit. Il nous dira bien sa promenade avec son Elvire sur le lac, mais son lac sera un lac abstrait, que nous pourrons placer partout où nous voudrons ; la promenade de Sainte-Beuve sera dans un bois où il allait rêver quand il était enfant, où, dans un jour d'orage du mois d'août, il s'est réfugié dans le tronc d'un chêne dont la haute tête s'aperçoit de sa chambre à volets verts... ». Désire-t-on maintenant un jugement d'ensemble sur la poésie contemporaine ? La lettre du 1^{er} mars 1834 à Cauvet ¹ dépasse peut-être ce que nous aurions attendu :

« Toute la littérature de l'époque, ou bien est ouvertement en guerre avec les idées organiques, comme celle du XVIII^e siècle, ou bien se traîne dans une lâche indifférence, ou bien se renferme dans des émotions individuelles, et pleure cet état sans rien faire pour amener une réaction... Des gens qui ont une personnalité poétique, un genre à eux, nous avons Lamartine, Barbier, Musset, Barthélemy, Hugo... Les deux poètes qui sont le mieux l'expression de l'époque actuelle, c'est Musset et Barbier ; ce sont les seuls échos depuis Hugo qui aient un peu d'avenir parce qu'ils ont apporté une

1. P. 68-71.

manière nouvelle. Alfred de Musset, tout dévergondé qu'il est, fait moins l'art uniquement pour l'art que beaucoup d'autres ; c'est chez lui que j'ai vu le mieux caractérisée cette face de l'époque qui se moque des croyances en les regrettant, en criant contre ceux qui les lui ont ôtées et en reconnaissant qu'il est impossible de marcher sans croire (voir entre autres une pièce de la *Revue des Deux Mondes*, intitulée *Rolla*). Des idées philosophiques semblables se trouvent chez Barbier ; dans tout cela, il n'y a rien qui ait l'avenir, cela finit de défaire et ne recommence rien, c'est tout de transition. Maintenant, venons à Lamartine ». Et, venant à l'auteur des *Méditations*, il déclare que sa poésie, pour l'instant, est *usée*, qu'elle ne prépare pas à l'action, qu'elle « est essentiellement amollissante ». Aussi, quand on apprend que Lamartine songe à se transformer, qu'il va *dépouiller sa rêverie inactive* pour publier une *œuvre sociale* dont le curé de campagne sera le héros, l'ami de Cauvet s'écrie : « Tant mieux ! »¹. Et, derrière lui, nous nous représentons cette foule de lecteurs inconnus, qui, un peu las des élégies et des effusions lyriques toutes pures, applaudiront à *Jocelyn*. Les dernières citations, qui auraient pu être plus longues, laissant deviner quel parti l'histoire littéraire tirera du livre de M. Séchaud. J'envisage même pour de tels morceaux une destination spéciale et qui n'est pas à dédaigner : ils fourniront des sujets de dissertation sur lesquels s'exerceront les candidats futurs.

D. DELAFARGE.

1. P. 73-75 (l. du 22 mars 1834).

CHARLEMAGNE

PAR A. KLEINCLAUSZ

Charlemagne attendait depuis longtemps son biographe : les publications de textes, présentés dans des éditions qui peuvent sembler définitives, les études critiques sur les sources et sur les détails de l'histoire carolingienne, les recherches archéologiques qui ont remis au jour les restes malheureusement trop rares de cette époque, fournissaient tous les éléments nécessaires pour une étude d'ensemble qui, jusqu'à présent, n'avait été faite que dans des ouvrages d'histoire générale où Charlemagne n'occupait pas la première place. Le moment était venu pour M. Kleinclausz, qui a consacré toute sa carrière d'historien à l'étude de la période carolingienne, de nous présenter dans une œuvre magistrale un aperçu définitif de la personne et de la politique du grand empereur.

... Cette œuvre, son auteur l'aurait voulue plus vaste, et elle devait, dans sa pensée, traiter à fond de nombreuses questions qu'il a dû seulement effleurer, sans nous apporter toujours les solutions longuement étudiées que nous attendions. C'est que son manuscrit a

été mis sur le lit de Procuste par un éditeur dont nous déplorons le manque de zèle pour le service des muses.

Tel qu'il nous est présenté, le Charlemagne de M. Kleinclausz est encore une grande et belle œuvre. La figure de l'empereur, animée par les récits des biographes contemporains, par les documents iconographiques judicieusement assemblés et critiqués, nous apparaît plus vivante et en même temps dégagée des additions légendaires. Et tout cela fait discerner une individualité complexe et étrange, un génie politique qui a su s'élever à la conception de cet Empire d'Occident, renouvelé de l'Empire romain, mais transformé par l'assimilation du christianisme et par la coexistence du protectorat pontifical. Combien ce programme « politico-religieux » différait-il des vues sommaires, des passions avides et étroites des chefs d'Etat de l'époque précédente ! Aussi nous demandons-nous comment ces vues géniales ont pu apparaître à un esprit en réalité inculte. La formation intellectuelle de Charlemagne était, en effet, sommaire, sa science historique courte et les lectures de la Bible, dont il nourrissait ses réflexions, ne nous expliquent guère la puissance de réalisation avec laquelle il a su concevoir et créer. Sa bonne volonté d'écolier fait un contraste étrange avec l'œuvre du chef d'Etat dont la genèse nous échappe.

Sans doute était-il mû par ce sentiment très simple et très puissant qui dominait tous ceux de ses contemporains chez qui les traditions antiques n'étaient pas

encore effacées, le regret de l'unité impériale disparue dans l'émiettement des royaumes barbares, unité à laquelle était lié le souvenir de la paix et de la civilisation romaine. Le génie de Charlemagne aurait consisté à discipliner son peuple pour mettre de puissants moyens matériels au service de cette idée simple.

Mais c'est l'insuffisance de ces moyens matériels qui nous explique la faiblesse de cet Empire carolingien : ce vaste organisme, pour subsister, aurait eu besoin de s'appuyer sur une civilisation matérielle et intellectuelle qui lui faisait défaut. Il y a, en effet, quelque chose d'illusoire, de très relatif, dans ce qu'on nomme la Renaissance carolingienne : l'absence de bonnes routes et la difficulté des communications, l'insuffisance de la technique des métaux, qui entraînait celle de l'armement, la médiocrité des ingénieurs qui construisaient les fortifications, la rareté des relations commerciales, l'ignorance générale à laquelle remédiait insuffisamment la création de quelques écoles, tout cela rendait difficile la centralisation politique et administrative, le retour à la vie collective de l'Empire romain. Si certaines traditions, sur lesquelles les historiens ont parfois insisté pour montrer la persistance des institutions antiques, s'étaient en effet perpétuées jusqu'au VIII^e siècle, ce n'étaient plus guère que des formules vides et non cette armature matérielle et intellectuelle qui fait le squelette des grands organismes politiques. La période mérovingienne avait été réellement marquée par le développement de la barbarie dans les esprits et par

la simplification des relations sociales. Aussi toute tentative d'unification était-elle vouée à l'échec : l'œuvre de Charlemagne ne pouvait être durable et constituer autre chose que ce que M. Kleinclausz appelle si justement une « salubre éclaircie ».

Cette idée, toutefois, n'appelle-t-elle pas une correction ? Dans un chapitre vivant et bien documenté, où sont ramassées toutes les indications fournies par les textes littéraires et les documents archéologiques, nous parcourons toutes les régions de l'Empire, où nous voyons par endroits se ranimer la vie de l'antiquité romaine. C'est là que nous souhaiterions de plus amples développements et que nous demandons à l'auteur de revenir sur cette histoire de la vie urbaine où s'entrechoquent des théories opposées. Il y a des villes, assurément, dans l'Empire carolingien, mais quelle est au juste leur importance et quel est le mode d'activité de leur population ? Question essentielle, qui nous permettrait d'observer la société carolingienne. Les villes étaient-elles des centres de vie économique, peuplées d'habitants spécialisés dans un genre d'activité, pourvues d'une hiérarchie administrative et religieuse autour de laquelle s'organisait toute la région avoisinante ? ou bien ces villes n'avaient-elles que le nom de commun avec les cités du IV^e siècle et n'étaient-elles pas réduites à l'état de bourgades, occupées par les monastères et les dépendances des évêchés, par une population analogue à celle des groupements ruraux établis sur les grands domaines ? Dans ce cas, la permanence de la vie

urbaine eût été illusoire : la fragmentation de la société en une multitude de petits groupes aurait été la véritable réalité et les pages suggestives qui nous montrent le développement du lien féodal pourraient être considérées comme la définition générale de l'état carolingien. Emettre cette hypothèse, c'est déjà la considérer comme acquise, mais encore une fois, nous demandons à l'auteur de revenir sur cette question avec de plus amples développements.

Ces faiblesses de l'œuvre carolingienne expliquent un de ses aspects sur lesquels M. Kleinclausz attire justement notre attention dans tout le cours de son ouvrage et spécialement dans le chapitre consacré à « l'ordre dans l'Eglise ». Cette création, qui manquait de supports, devait chercher un appui dans l'Eglise qui, seule, possédait des cadres, une hiérarchie, une discipline capables de soutenir un grand corps. De là le caractère religieux ou plutôt ecclésiastique de l'Empire, l'intervention du clergé dans les affaires politiques et celle du prince dans les affaires religieuses. Jamais état laïque ne fut plus complètement pénétré de *cléricalisme* que l'Etat carolingien, dans lequel les esprits ne concevaient pas de distinction entre l'activité laïque et l'activité religieuse.

Et cette confusion attire encore notre attention sur une des faiblesses de l'Empire, car les institutions politiques devaient succomber d'autant plus vite que l'Eglise était prête à y substituer les siennes. Charlemagne, malgré l'apparence de sa toute puissance et

malgré les humiliations que subirent les papes Hadrien I^{er} et Léon III, devait compter avec eux. Et il se pose alors un problème dont la solution nous échappe: pourquoi en 774 Charlemagne, arrivant en Italie pour secourir la papauté dont il tenait les destinées entre ses mains, sur le point de détruire à son profit le royaume lombard, fit-il la donation qui élargissait outre mesure les limites de l'état pontifical, étendu sur toute l'Italie péninsulaire accrue de la Corse et de l'Istrie? C'était créer une puissance capable de rivaliser avec le royaume franc et qui, même réduit à de plus justes proportions, allait, dans la suite, créer de sérieuses difficultés aux dominateurs de l'Italie. Ces difficultés, Charlemagne lui-même put les prévoir et il s'efforça bientôt de retenir une partie de ce qu'il avait donné. Tout cela nous semble encore obscur et nous souhaiterions quelques lumières nouvelles sur les données de ce problème qui concerne les origines d'une des plus grandes puissances du Moyen Age.

Cette histoire de Charlemagne ne prend pas fin avec sa vie. Ce règne avait été trop éclatant et l'éclaircie trop brève pour ne pas laisser subsister des traditions et des légendes d'autant plus vivaces que la suite des temps fut plus dure. Les chapitres consacrés à la légende de Charlemagne sont peut-être les plus intéressants et les plus neufs de l'ouvrage. Nous suivons pas à pas, à travers les chansons de geste, dans l'iconographie des vitraux et des manuscrits, dans les récits fantaisistes des historiens, ce qu'est devenue, avec l'apport de

chaque siècle, la physionomie de Charlemagne, et nous observons en même temps la trace laissée dans l'esprit des bâtisseurs d'empires qui, jusqu'à l'époque contemporaine, ont « fait l'histoire » en s'inspirant des souvenirs carolingiens.

Nous nous sommes arrêté sur quelques-unes des choses qui frappent le lecteur de cette œuvre d'une érudition si riche. Combien d'autres, que nous avons relevées à la lecture, mériteraient d'être signalées, soit pour en faire ressortir l'intérêt, soit pour regretter que l'auteur n'ait pas mis plus longuement à notre disposition les trésors d'information patiemment accumulés. Nous connaissons la cause de cette réserve, mais nous espérons que l'avenir nous dédommagera et que des études critiques, des monographies viendront satisfaire notre curiosité sur tous les points obscurs ou controversés qui subsistent dans l'histoire carolingienne.

R. DOUCET.

Nous informons les Abonnés de la *Revue de l'Université* que celle-ci ne paraîtra plus en 1935 et qu'il leur reste donc à recevoir le numéro 5 et dernier de la présente année.